

chroniques

www.bnf.fr

de la Bibliothèque nationale de France

N° 47 janvier-février 2009



Dossier

La conservation et la numérisation de la presse

Conférences

Nouveau cycle sur
les sciences du vivant

{ BnF

Agenda en pages centrales



En bref P. 03

Dossier P. 05

- La conservation et la numérisation de la presse

Événement P. 10

- Vers la bibliothèque du futur

Expositions P. 12

- Des classes à la rencontre de *Babar*, *Harry Potter* et *Compagnie*

Les prêts de la BnF P. 14

- Expositions hors les murs

Conférences P. 15

- La NRF, une aventure intellectuelle
- Préparer l'avenir
- Comprendre pour guérir
- Rencontre avec Breyten-fou-des-mots

Collections P. 19

- La photographe des photographes
- Le père des *Tontons flingueurs* à la BnF
- Le devoir de mémoire de David Rousset
- Alain Ollivier, la parole au théâtre
- Un nouveau trésor national à la BnF

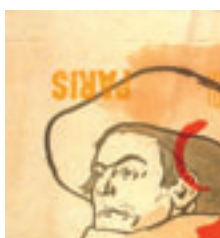
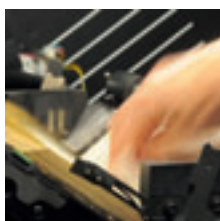
Coopération P. 26

- Une forte volonté locale, soutenue par la BnF

Un livre BnF P. 27

Focus P. 28

- L'énigme des sphères



Couverture : collection BnF

« Chroniques de la Bibliothèque nationale de France » est une publication bimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France : Bruno Racine.

Directrice générale : Jacqueline Sanson. Délégué à la communication : Marc Rassat.

Responsable éditoriale : Sylvie Lisiecki : sylvie.lisiecki@bnf.fr

Abonnement : communication@bnf.fr.

Comité éditorial : Viviane Cabannes, Marie-Claire Germanaud, Élisabeth Giuliani, Jean-Loup Graton, Thierry Le Cloarec, Hélène Richard, Anne-Hélène Rigogne, Romuald Ripon.

Rédaction : Anne Dutertre, Sandrine Le Dalloc, Laurence Paton, Sylvie Lisiecki.

Ont collaboré à ce numéro : Pierre Assouline, Anne Biroleau, Breyten Breytenbach, Roger Chartier, Alain Decaux, Caroline Doridot, Marie Odile Germain, Aline Girard, Noëlle Giret, Catherine Hofman, Gildas Illien, Jean-Marc Jancovici, Hélène Jacobsen, Michèle Le Pavec, Christian Lupovici, Philippe Mezzasalma, Maxime Schwartz, Laurence Paton, Clément Pieyre, Benjamin Prémel, Pascal Sanz, Anne-Marie Sauvage, Françoise Simeray, Séverine Teyssier.

Coordination graphique : Françoise Tannières.

Iconographie : Sylvie Soutignac.

Maquette et révision : © Textuel. Impression : Stipa ISSN : 1283-8683



Retrouvez *Chroniques* sur www.bnf.fr

Édito

Ce numéro de *Chroniques* qui inaugure l'année 2009 consacre un dossier à la presse. La BnF, en coopération avec d'autres bibliothèques, s'efforce de sauvegarder les journaux et les magazines et de les rendre plus accessibles à tous ceux, historiens, chercheurs en sciences sociales, littéraires ou curieux occasionnels, pour qui ils constituent de précieuses sources d'information. Les collections de presse font aujourd'hui l'objet de programmes ambitieux de numérisation qui démultiplient les possibilités de consultations et de requêtes. À l'heure où la presse écrite souffre d'une grave crise et où des instances comme les États généraux de la presse réfléchissent à son avenir, la BnF réaffirme ainsi la part qu'elle prend à la préservation de celle-ci dans notre pays. L'entrée dans une année nouvelle nous invite à poser le regard sur l'avenir et les évolutions dont il est porteur, pour certaines largement engagées : que sera la bibliothèque du futur ? *Chroniques* dresse un état des lieux des chantiers numériques de la Bibliothèque et propose un entretien avec Roger Chartier, nouveau président de son conseil scientifique. Pour regarder plus loin encore, préparer l'avenir passe aussi par les sciences du vivant, par le développement durable, qui seront les thèmes de deux nouveaux cycles de conférences. Souhaitons qu'elles apportent à chacun des ferments de lucidité, de volonté et d'optimisme.

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France



➤ *La petite fille sur la tour de la BnF : une invitation à retrouver les personnages de vos livres d'enfants dans l'exposition Babar, Harry Potter et Compagnie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui.*

Jusqu'au 11 avril 2009, site François-Mitterrand. Entrée gratuite pour les enfants.

Trésors en dations à la BnF

Une sélection exceptionnelle des dations reçues par la BnF depuis 1968 est présentée, en accès libre, dans l'espace découverte, du 15 décembre 2008 au 15 mars 2009 : collages de Jacques Prévert, archives de Louis Jouvét, manuscrits de Claude Lévi-Strauss, dont celui de *Tristes Tropiques*, lettre à sa fille par Roger Martin du Gard, cahier de brouillon de Marcel Proust pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, manuscrit autographe de Jean-Jacques Rousseau des *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, manuscrit musical de

Francis Poulenc, daguerréotype de Girault de Prangey, un *Pierrot* de Juan Gris pour les Ballets russes, des éditions rares de Proust, de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly, de Gide, de Verlaine... Une partie des pièces sera changée fin janvier : fonds Nathalie Sarraute, Simone Weil, Lamartine, Marcel Carné, Jean Effel. Cette présentation intervient à l'occasion du 40^e anniversaire de la loi sur les dations, qui a institué en 1968 la dation en paiement pour favoriser la conservation du patrimoine artistique national.

Association des amis
de la Bibliothèque
nationale de France



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations : comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est
Tél. : 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org



Des visites du Salon de musique de la bibliothèque de l'Arsenal sont organisées tous les mercredis à 14h30 et le samedi à 15h et à 16h. Sur réservation au 01 53 79 49 49.

Du nouveau pour SINDBAD Service d'INformation Des Bibliothécaires À Distance

SINDBAD, le service de réponses à distance de la BnF, mis en place en novembre 2005, fournit des informations factuelles et des références de documents sur tous les sujets, par courriel, téléphone et courrier postal. Après plus de deux ans de fonctionnement, SINDBAD s'apprête à franchir une nouvelle étape : travailler en coopération avec d'autres bibliothèques, dans le cadre d'un réseau francophone fondé par la BnF, le Si@de : Services d'information @ la demande. Une douzaine de bibliothèques ou de réseaux de bibliothèques ont d'ores et déjà manifesté leur volonté d'adhérer au Si@de : le réseau de services de réponses à distance piloté par la BPI, Bibliosés@me, la Bibliothèque et Archives nationales du Québec, la Bibliothèque nationale suisse, le Guichet du savoir de la bibliothèque municipale de Lyon, le Service commun de documentation de l'université Lyon 1... Cette coopération permettra de mutualiser les compétences des bibliothèques participantes dans le cadre d'une charte de service commune : réponse dans les 3 jours, gratuité...

Pour en savoir plus sur SINDBAD : sur le site bnf.fr, « Poser une question à un bibliothécaire ».

Gilles Duché Erratum

Dans le numéro 45 de *Chroniques*, nous avons consacré une double page au peintre et décorateur de théâtre Gilles Duché qui a fait don au département des Arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France d'un exceptionnel ensemble de 1500 maquettes de décors et costumes. Cet article était malheureusement émaillé de plusieurs erreurs, que nous regrettons vivement. Le portrait de Gilles Duché se révèle être une photographie d'Alphonse Thivrier, acteur amateur. L'image ci-contre rend donc à Gilles Duché ses véritables traits, avec toutes nos excuses. La maquette de costume pour *Les Coréens* de Michel Vinaver ne fait pas partie du don, à la différence des maquettes pour *Sainte Jeanne* de Georges-Bernard Shaw, *Hamlet* de Shakespeare ou encore *Ubu Roi* de Jarry, dont la géométrie simple et les couleurs vigoureuses sont très caractéristiques du style de l'artiste. Enfin, la citation de Michel Vinaver est extraite non d'une lettre, mais d'une note rédigée le 22 février 2008 à l'occasion de l'exposition des maquettes des



Autoportrait de Gilles Duché, peint en 1941, collection de l'artiste.

Coréens et d'*Antigone* à Louviers en avril 2008, et donc pas inédite. La BnF présente toutes ses excuses à Gilles Duché et lui renouvelle toute sa gratitude pour son geste généreux en faveur des collections du département des Arts du spectacle.



Des malles pédagogiques, pour voyager dans les livres

Installées dans le hall Est du site François-Mitterrand, les malles pédagogiques se déclinent sous l'apparence de deux grands livres dont on tourne peu à peu les pages. La première malle entraîne les enfants dans

Double page d'ouverture de la malle 1, *L'Aventure des signes*.

une découverte ludique de l'objet-livre, en leur proposant à la fois de toucher, sentir, écouter, mais aussi situer sur la carte et dans le temps la variété des supports et des matières qui ont fait son histoire. La deuxième malle s'appuie sur *Le Roman de Renart*, *Les Mille et Une Nuits*, *Le Voyage de Marco Polo*, *Cendrillon* et *Le Voyage de Bougainville*, et propose d'entrer dans l'univers du récit et de l'enquête pour découvrir la trame de l'histoire, la création des héros, la notion d'auteur et l'histoire de la transmission des textes. Les ateliers de la malle, d'une durée de 1h30 à 2h, sont destinés aux jeunes de 8 à 14 ans (groupes scolaires en semaine et individuels le week-end).

La conservation et la numérisation de la presse

Les collections de presse sont parmi les plus consultées de la BnF: comment la démarche de sauvegarde de la presse s'ajuste-t-elle aux attentes et intègre-t-elle les évolutions technologiques ? Où en est la numérisation de la presse ? Quelles sont les grandes tendances de la recherche dans ce domaine ? Dans la crise qui frappe aujourd'hui la presse écrite face à l'irruption des journaux gratuits et sur Internet, quels sont ses atouts ? *Chroniques* fait le point.



Conserver la presse

La politique de conservation de la presse s'inscrit dans une longue tradition, notamment grâce au dépôt légal. La BnF tente aujourd'hui de proposer des réponses immédiates aux besoins des chercheurs, et de prendre en compte les grandes tendances de la recherche.

Les collections patrimoniales

On entend couramment par presse d'information générale et politique les quotidiens et hebdomadaires nationaux, régionaux ou locaux, les journaux de partis politiques ou la presse syndicale à large diffusion. Ces titres sont de grand format publiés sur du papier dit « journal », et distribués par des sociétés de diffusion, ou autrefois vendus à la criée.

La BnF en répertorie plus de 100 000, conservés par le département Droit, économie, politique, sur près de 40 km de magasins. Des titres prestigieux comme *Le Journal des débats*, *Le Temps*, *Le Progrès*, voisinent avec des journaux au rayonnement et au prestige moindre, comme *L'Abeille cauchoise* ou *Le Messager de la Corrèze*. On considère à ce jour que plus de 95 % des titres de presse parus en France sont collectés par le dépôt légal. La BnF constitue ainsi pour les chercheurs un lieu unique de lecture croisée de la presse, offrant la possibilité de suivre au jour le jour le fil des événements vus au travers de prismes et de points de vue divers, contradictoires ou complémentaires.

Une sauvegarde complexe

Avec l'essor de la presse à la fin du XIX^e siècle, la multiplication des titres s'accompagne d'une augmentation massive des tirages, dont le corollaire est la production d'un papier mécanique d'une qualité extraordinairement médiocre, acide et s'autodétruisant par processus chimique. De plus, l'époque attribue une valeur supplémentaire à ce qui est unique, et non pas au multiple : peu d'efforts de conservation de ces journaux seront menés, d'autant que le journal n'est vu alors que comme le réceptacle de l'éphémère. De ce fait, il n'est guère étonnant que, hormis quelques grands titres, dont on trouve des collections plus ou moins complètes dans plusieurs grandes bibliothèques ou archives départementales, ces

journaux à fort tirage apparaissent souvent comme des *unica* détenus uniquement par la BnF.

La conservation de ces journaux a donc posé problème dès la fin du XIX^e siècle. L'essor de la presse est tel entre 1880 et 1914 (plusieurs centaines de nouveaux titres par an) que la BN de l'époque ne peut faire face à cet afflux de publications, ni leur consacrer des conditions de préservation adaptées. Ils sont pliés, mis sous papier kraft et ficelés, en attendant de trouver les espaces nécessaires à leur extension. Une première étape est franchie dans les années 1930, lorsque Julien Cain obtient la construction d'un bâtiment annexe à Versailles, qui leur sera consacré. Mais il faudra attendre les années 1950 pour que des programmes de reconditionnement de ces documents

soient lancés. Aujourd'hui, il reste encore près de 10 000 titres concernés, qui font l'objet d'un reconditionnement permettant leur mise à disposition auprès des lecteurs, ou leur restauration. Ce travail lent et délicat nécessite une programmation où entrent en jeu l'intérêt du contenu, sa rareté, avec l'état de conservation du document, ainsi que des statistiques

LA CONSERVATION RÉPARTIE DE LA PRESSE



Le Figaro, supplément du 30 mars 1889.

Les bibliothèques ont mis en place des programmes de conservation répartie de la presse. Elles se partagent, dans un espace géographique ou un réseau donné, la conservation des documents. Deux dispositifs organisent cette répartition.

Le plan de conservation partagée de la presse quotidienne régionale (PQR) de la Bibliothèque nationale de France (BnF) et des bibliothèques affectataires du dépôt légal des imprimeurs (BDLI). Il porte sur les 40 titres de PQR à éditions multiples (il existe, par ailleurs, 22 titres de PQR à édition unique, que la BnF conserve dans leur intégralité). La BnF conserve un exemplaire papier de chaque numéro de l'édition principale de ces 40 titres et achète ou fait réaliser, après constitution d'un pilote, un microfilm de toutes les éditions locales de 20 de ces titres. Chacune des BDLI est chargée de conserver les éditions papier d'un ou plusieurs titres imprimé(s) dans sa région et 11 d'entre elles exercent cette responsabilité de façon exclusive sur les 20 titres



© D.P. Carr/BnF

éventuelles de consultation. Chaque filière accueille annuellement quelques centaines de titres supplémentaires, ce qui reste hélas très en dessous des besoins. À peu près à la même époque s'est mise en place une politique de sauvegarde globale de la presse par microfilmage. Elle a commencé par sauvegarder les titres nationaux dans les années

Les collections de presse au Centre technique du livre de Bussy-Saint-Georges.

1950-1960, puis les titres régionaux et de la période coloniale dans les années 1970-1980, enfin divers corpus thématiques et actuellement la presse francophone. Cette sauvegarde s'accroît d'environ 500 titres anciens supplémentaires par an, et couvre également une partie des entrées courantes du dépôt légal. D'autres programmes cherchent à prendre en compte

dont la BnF ne conserve pas intégralement les éditions locales. Ce dispositif, quoique imparfait, constitue une première avancée sur la voie d'une conservation partagée nationale d'un type précis de documents.

La presse dans les plans régionaux de conservation et d'élimination partagée des périodiques.

Les premiers de ces plans ont vu le jour dans les années 1980. Aujourd'hui, ils sont opérationnels dans 9 régions et à l'état de projet plus ou moins avancé dans 5 autres. Dans ces plans, animés par les structures régionales pour le livre et les centres régionaux du Sudoc-PS*, certaines bibliothèques volontaires exercent le rôle de centre de conservation, chacune pour une partie des titres sélectionnés collectivement. Pour les titres vivants, cette mission se complète d'un engagement à en maintenir durablement l'abonnement. Les autres bibliothèques participantes peuvent alors procéder à l'élimination régulière de tranches chronologiques de ces titres, en cherchant à compléter, si nécessaire, par des envois appropriés, les collections constituées

dans les centres de conservation. La presse, sous-ensemble des périodiques, est presque partout prise en compte. Ainsi, il a été décidé, pour l'un des plans les plus récents, celui de la Région Rhône-Alpes, regroupant 21 pôles de conservation et 22 bibliothèques associées, que coordonne l'Arald**, de ne se consacrer dans un premier temps qu'à la presse, en constituant 3 corpus : la presse d'information générale, politique et économique, la presse locale d'information générale, la presse de mode (illustrant la tradition de l'industrie vestimentaire dans cette région). Ce programme représente, pour la conservation sur support papier de la presse, un judicieux prolongement aux efforts entrepris dans cette région depuis 1996 en matière de microfilmage puis de numérisation de titres de presse.

Pascal Sanz

*Catalogue collectif des publications en série, géré par l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur
 **Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.
 Site Web : <http://www.arald.org>

les demandes individuelles des chercheurs, mais aussi certaines grandes tendances de la recherche.

Une politique scientifique au service des chercheurs

Le projet de numérisation, lancé en 2005 par la BnF, était significatif des inflexions que l'établissement voulait donner à sa politique en direction des chercheurs travaillant sur la presse, son histoire, ou à partir de la presse. En effet, il s'agissait de tenir compte aussi bien des recherches généalogiques que chaque citoyen est en droit de faire à la BnF par intérêt personnel, que des chercheurs professionnels, et des étudiants en cours d'initiation à la recherche. La BnF a aussi pris en compte l'évolution des tendances en histoire de la littérature, notamment avec les thématiques des écrivains journalistes au XIX^e siècle, ou la publication du roman-feuilleton, mais aussi les renouvellements méthodologiques dans les sciences humaines. On a pu ainsi constituer des corpus de sauvegarde microfilmée pour des titres demandés ou susceptibles de l'être prochainement : cela a été fait pour les journaux des immigrations en France, les journaux de l'époque coloniale ou la presse ouvrière et syndicale.

De plus, il est apparu que la richesse de ces collections était mal connue des universitaires, et que donner à voir ces collections, faciliter leur signalement, permettraient à ces champs d'être défrichés par de nouvelles recherches. D'où la décision de se doter d'un outil qui en facilitera l'accès, un *Guide des sources de l'histoire de la presse*, à paraître en 2009, avec le conseil scientifique de deux historiens, Dominique Kalifa et Patrick Eveno. Enfin, des rapports institutionnels avec certaines universités, certaines écoles doctorales et le CNRS ont été mis en place. Dans cette perspective, le numérique apparaît bien comme une source de renouvellement de l'intérêt des chercheurs pour les collections de presse de la BnF. Le projet de numérisation en cours a en effet constitué un effet d'appel : instituts et centres de recherches prennent contact pour étudier des projets de numérisation partagée de collections de presse.

Philippe Mezzasalma

Numérisation et coopération

L'accès à la presse

La BnF s'est lancée dans d'ambitieux programmes de numérisation de la presse et accroît ses collaborations institutionnelles.

Les collections de presse, qui figurent parmi les documents les plus consultés à la Bibliothèque, sont également des supports fragiles dont la préservation nécessite de lourds investissements. À partir des années 1960, la BnF a entrepris des programmes de sauvegarde et de reproduction par microfilmage. La numérisation est ensuite apparue comme une voie intéressante pour compléter, voire remplacer ce dispositif. Les titres numérisés présentent en effet le double avantage d'être accessibles à tous et de ralentir le rythme de consultation donc de manipulation des documents.

Une politique ambitieuse

Dès 2005, un ambitieux programme quinquennal de numérisation de la presse a été lancé. Il concerne vingt et un titres auxquels s'ajoutent leurs suppléments hebdomadaires ou illustrés, soit vingt-sept titres au total. Les limites du corpus sont clairement balisées. Des prémisses avec le lancement en 1836 du *Siècle* par Armand Dutacq et de *La Presse* par Émile de Girardin à la Seconde Guerre mondiale qui voit le sabordage ou la suspension de nombreux titres, en passant par le tournant du xx^e siècle, véritable acmé de la « civilisation du journal » où *Le Petit Parisien* est tiré à 1 million d'exemplaires, l'« âge d'or de la presse » constitue les bornes chronologiques du projet. Afin de rendre compte au mieux des débats et affaires qui ont agité la III^e République, l'ensemble du spectre politique est balayé, du journal socialiste *L'Humanité* au conservateur *Le Figaro*. La question de la réception sociale des journaux participe également du choix des titres. Ainsi, *Gil Blas*, journal mondain, côtoie *Le Petit Journal*, au lectorat plus populaire. Enfin, certains titres, restés célèbres pour leurs collaborateurs ou leur fondateur – *L'Aurore* où Zola défend le capitaine

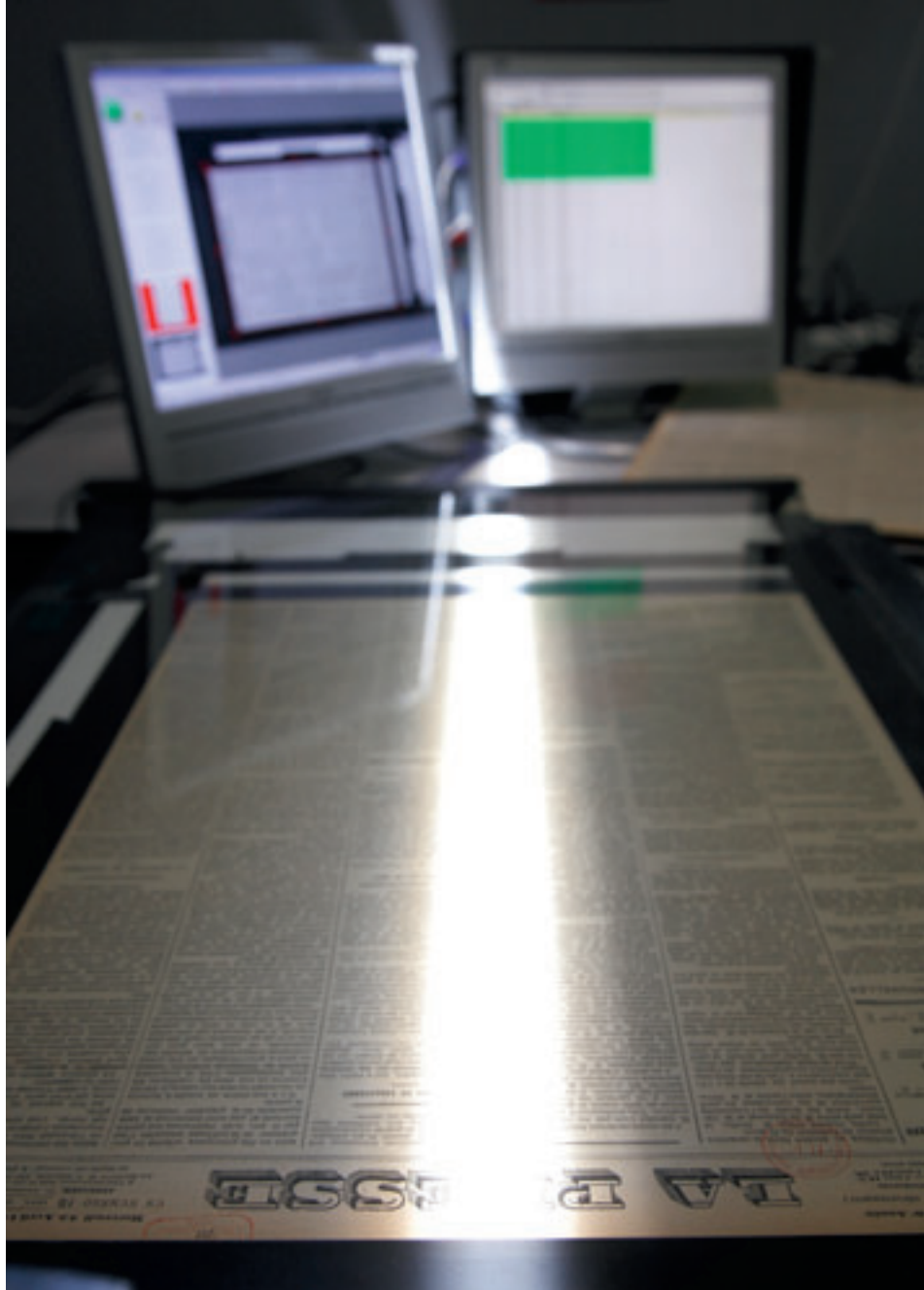
La numérisation de la presse au centre technique du livre de Bussy-Saint-Georges.

Dreyfus, *La Lanterne* et *L'Intransigeant* fondés par Henri Rochefort... – font également partie du projet. Une politique d'enrichissement continu des collections s'est poursuivie en parallèle. Une série de titres se sont ajoutés au programme afin de refléter la diversité de la presse, qu'elle soit hebdomadaire (*Le Canard enchaîné*), économique (*Les Échos*) ou régionale (*L'Ouest-Éclair*). Les conventions signées avec certaines sociétés de presse ont permis de numériser des documents sous droits (*Le Monde diplomatique*). À l'issue du programme, en 2010, près de 3,5 millions de pages seront disponibles pour tous.

Une coopération élargie

En sus des améliorations techniques progressives mais constantes (recherche

plein-texte, meilleure qualité de zoom...), la BnF inscrit son action dans une politique affirmée de coopération autour des projets menés. Tandis que la numérisation des grands quotidiens nationaux des XIX^e et XX^e siècles se poursuit, la presse régionale, la presse hebdomadaire et la presse des anciens territoires et colonies pourraient être désormais progressivement introduites dans ce programme. Il s'agit, d'une part, de valoriser des titres phares et, d'autre part, d'assurer leur sauvegarde. De fait, l'arrêt programmé du microfilmage au profit de la numérisation infléchit les choix des titres à numériser. Jusqu'à présent, seule la presse illustrée bénéficiait d'une numérisation de sauvegarde. Désormais, d'autres titres, comme certains journaux locaux, devraient pouvoir bénéficier de ce traitement en



De la civilisation du journal à l'ère des médias

Rencontre avec Patrick Eveno, historien de la presse, professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne.

raison de leur mauvais état. Dès lors, se pose la question de la collaboration avec les autres bibliothèques et archives, puisque près de 600 journaux sont numérisés en province. À plus long terme, une politique de numérisation partagée, à l'image de ce qui a été entrepris dans le domaine de la conservation, devra voir le jour pour éviter les doublons. L'élaboration de projets communs à plusieurs organismes est également amenée à se développer. La numérisation des journaux de tranchées conduite avec des bibliothèques en France et en Allemagne en constitue un bon exemple,

“ Une politique de numérisation partagée devra voir le jour ”

de même que le partenariat BnF- BDIC - Fondation de la Résistance autour des journaux clandestins de la Résistance. Par ailleurs, le lancement d'Europeana (bibliothèque numérique européenne), a mis en exergue la nécessité de collaborations internationales. C'est ainsi que le Réseau francophone des bibliothèques nationales numériques a lancé un portail commun à ses membres. La BnF contribue largement à alimenter ce portail, notamment par ses titres de presse métropolitaine mais également en mettant en ligne certains titres de presse relatifs à des pays liés à la France par leur histoire, en collaboration avec les bibliothèques nationales concernées. La multiplication des projets et la forte croissance des contenus numérisés invitent à conclure sur la nécessaire mise en valeur par l'élaboration d'appareils critiques et de mises en contexte historiques des journaux, adossés à des bibliographies. Ainsi, le corpus constitué pourra répondre à des recherches systématiques sur un titre ou une période donnée menées par des chercheurs comme à celles, plus ponctuelles, des citoyens ou des curieux.

Benjamin Prémel

Où en est la recherche sur la presse aujourd'hui ?

Patrick Eveno : L'histoire de la presse est née en France au milieu du XIX^e siècle, émanant d'auteurs venus du monde des journaux comme Eugène Hatin, un ancien correcteur d'imprimerie devenu journaliste. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs, souvent issus des sciences politiques ou de l'histoire politique traditionnelle, se sont intéressés aux discours de la presse et à leurs effets sur l'opinion publique et ont étudié l'évolution des formes journalistiques, des thèmes, des rubriques, des chroniques, des maquettes. La monumentale *Histoire générale de la presse française*, parue aux PUF en cinq tomes entre 1969 et 1976, constitue le principal aboussissement de ce mouvement.

On s'intéresse aujourd'hui à l'objet total qu'est un journal, dans toute la diversité de ses aspects : conditions de fabrication, de diffusion, d'audience. Depuis les années 1930, avec l'entrée dans la société de l'audiovisuel puis de l'internet, la presse a perdu son monopole de principal moyen d'information ; nous sommes passés de la « civilisation du journal » à l'ère des médias, et aujourd'hui on a tendance à insérer la presse dans cet ensemble.

Le journal est en concurrence avec la radio et la télévision même s'il reste à l'origine de l'information que les autres médias ne font que répercuter. Cela dit, la presse ne se réduit pas à l'information, c'est aussi une source de culture et de divertissement. Ce n'est que depuis la fin des années 1990 que les notions de culture médiatique et de culture de masse ont investi l'histoire de la presse, en parallèle avec le développement de l'intérêt pour le roman-feuilleton et la littérature populaire, dont les liens avec la presse sont évidents.

Qu'apporte la numérisation de la presse aux chercheurs ?

P.E. : C'est un outil extraordinaire ! L'accès rapide aux collections facilite tout d'abord les élémentaires vérifications (de dates, de citations...) auxquelles tout historien est confronté. Mais surtout, la numérisation permet de situer les articles dans leur contexte journalistique, au sein de l'objet journal dans sa globalité, et de comparer avec beaucoup plus de rigueur les textes et les formes, de suivre l'évolution des formats et des maquettes, de la titraille et de la mise en pages, de la place des dessins, gravures et photographies. On peut suivre un journal jour après jour, ou avoir sous les yeux plusieurs journaux, plusieurs titres en même temps : les possibilités d'aller-retour sont beaucoup plus rapides et faciles qu'avec le papier ou les microfilms. L'océrisation et la recherche en texte intégral permettent aussi d'approfondir les recherches, notamment sémantiques à partir des occurrences d'un mot, d'une expression. Bref, la numérisation favorise la prise en main, certes



Hebdomadaire du reportage *Voilà*, 4 janvier 1936, n°250.

sous forme plus ou moins virtuelle, de l'ensemble du journal et la comparaison avec d'autres journaux, français pour le moment, mais bientôt étrangers également.

Que pensez-vous de la situation de la presse écrite face à l'irruption des gratuits et de la presse sur Internet ?

P.E. : La presse quotidienne française est en crise depuis trente ans, donc bien avant l'arrivée d'Internet et des gratuits. Les quotidiens n'ont pas perçu les évolutions sociologiques et économiques de leurs lecteurs et de ce fait ont pris de plein fouet le choc d'Internet. Avec ce dernier est entrée dans les mentalités l'idée que l'information peut être gratuite. La presse apporte de l'information, des commentaires et des analyses : les blogs donnent accès au commentaire, et les experts proposent de plus en plus leur expertise sur Internet. Or la presse est une industrie : un journal qui ne se vend pas disparaît. Pour disposer d'une vraie force rédactionnelle, un journal doit être doté de spécialistes, il lui faut des moyens humains et matériels et du temps. Un exemple : le *New York Times* possède une rédaction de 1 200 journalistes là où *Le Monde* ou *Le Figaro* en comptent au plus 350. La question qui se pose aujourd'hui est celle-ci : comment arriver à revoir le modèle rédactionnel – la maquette, le style des articles, leur longueur – mais aussi le modèle économique dans lequel est prise la presse actuellement. C'est un défi majeur en France, d'autant plus que la presse y est en crise depuis longtemps.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Dernier ouvrage paru : *La Presse quotidienne nationale, fin de partie ou renouveau ?*, P. Eveno, éditions Vuibert, 2008.

Vers la bibliothèque du futur

Les évolutions technologiques ont profondément modifié notre rapport à l'information et à la culture. Ce qui hier était inconcevable - donner à lire à distance la totalité des documents conservés - est aujourd'hui devenu l'objectif de toutes les grandes bibliothèques.

Ci-dessus :
La numérisation de
masse : un chantier de
300 000 ouvrages sur
3 ans mis en œuvre à
La Châtre.

La bibliothèque du futur, si elle s'inscrit toujours dans un lieu, sera largement numérique. Contrairement à l'information accessible en vrac sur l'internet, la bibliothèque numérique collecte, catalogue et classe les documents, les conserve et les valorise pour les rendre largement accessibles au public. Elle offre davantage de services dont beaucoup sont nouveaux et accessibles à distance comme en salle de lecture. Elle permet d'obtenir à partir de recherches simples des réponses classées par pertinence et de naviguer à travers les collections patrimoniales en fonction de thèmes ou de parcours didactiques dans des salles de lecture virtuelles. Cette bibliothèque permet également d'interagir avec les documents, de se les approprier comme de les partager.

Les collections à portée de clic

La BnF s'est engagée dans deux chantiers complémentaires. La numérisation de masse, avec ses 100 000 documents numérisés par an, a pour objectif de refléter

la richesse et la diversité des fonds patrimoniaux qui constituent une part majeure de la culture française : aussi la politique documentaire est-elle pour l'heure centrée sur les fonds de l'histoire de France après avoir privilégié les grands auteurs du XIX^e siècle.

La numérisation des « trésors » de la Bibliothèque permet de montrer des œuvres capitales, au-delà du cercle limité des lecteurs sur place, aux internautes du monde entier. Le numérique facilite la coopération tout en la rendant plus indispensable encore, ouvrant des voies nouvelles et ambitieuses à la collaboration avec les autres bibliothèques françaises, notamment dans le cadre de programmes thématiques ou régionaux de numérisation et de valorisation concertées. La collecte des documents nés numériques est un autre « chantier » important. Il s'agit, dans la continuité du dépôt légal, de faire entrer la Toile dans les collections de la Bibliothèque, comme média et reflet de la production éditoriale actuelle, appelé à devenir le patrimoine de demain. Ainsi

entrent dans les collections numériques aussi bien la presse du XIX^e siècle ou *Le Roman de la rose*, que les archives du Web ou les disques 78 tours.

La collecte des documents numériques et la numérisation des collections papier ou audiovisuelles n'ont de sens que si l'on sait préserver ces collections à long terme. C'est pourquoi la BnF a lancé le projet SPAR (Système de Préservation et d'Archivage Réparti) qui vise à mettre en place une infrastructure de stockage et d'archivage pérenne de l'ensemble des collections numériques. Ce système permettra également à la BnF de proposer aux bibliothèques qui ne peuvent disposer d'une telle infrastructure, un entrepôt numérique de confiance pour la conservation de leurs documents.

Lire, écouter, voir

L'immense avantage de la bibliothèque numérique réside dans l'apport de services liés au traitement de l'information numérique. Les documents sont exploitables par l'interrogation du texte complet

(documents textuels) mais aussi des structures (table des matières pour les revues, calendrier pour la presse ou tableau d'assemblage pour les cartes). Les données de contenu, de classement ou d'indexation ajoutées aux documents par les bibliothécaires accroissent les possibilités pour les moteurs de recherche de retrouver, classer et localiser les documents. Il sera bientôt possible d'accéder à l'entité qui représente l'œuvre à laquelle on s'intéresse et de naviguer parmi ses manifestations. On pourra, par exemple explorer le mythe de Faust, depuis le conte populaire jusqu'aux textes littéraires et leurs éditions successives y compris leurs traductions. On pourra écouter et voir les opéras de Gounod, Boito ou Berlioz qui en sont issus, visualiser en trois dimensions les maquettes de théâtre et les costumes qui y ont été associés.

Une forte visibilité sur l'Internet

Consciente de l'importance de l'enjeu constitué par sa visibilité sur le Web, la BnF cherche à améliorer l'indexation des contenus de Gallica par les moteurs de recherche généralistes pour faire apparaître aux internautes ses collections en tête des listes de résultats. Une attention particulière est portée à la qualité du catalogue et à celle des fichiers d'autorité (noms de personnes, de collectivités, titres...). Pour le lecteur, la recherche en sera facilitée, avec des résultats plus pertinents.

Aline Girard, Gildas Illien,
Hélène Jacobsen et Christian Lupovici.

LES MISSIONS DU CONSEIL SCIENTIFIQUE

Le conseil scientifique de la BnF a été renouvelé en septembre 2008. Il regroupe des personnalités occupant une position administrative décisionnelle, des personnalités qualifiées, des représentants d'institutions scientifiques ou documentaires françaises et étrangères, des représentants élus du personnel de la BnF. Il se réunit trois à quatre fois par an et a pour tâche de donner des avis sur toutes les questions relatives aux orientations de l'établissement et à ses activités de recherche, d'orienter les projets, de présenter des propositions, d'ouvrir des débats.



© David Carr/BnF

Roger Chartier, historien de la culture écrite, du livre et de la lecture, professeur au Collège de France, est le nouveau président du conseil scientifique de la BnF. *Chroniques* l'a rencontré.

Quelles vous semblent être les questions majeures que ce conseil scientifique renouvelé aura à traiter?

R. C. : L'une des missions qui nous incombent, et un défi majeur de l'avenir proche, sera de penser les évolutions de la Bibliothèque face aux transformations des pratiques de lecture, à la désaffection pour la lecture de « vrais » livres, au développement de la lecture face à l'écran, à la transformation du mode de vie étudiant... Le fonctionnement du conseil a été très clairement établi par mon prédécesseur, Georges Vigarello : il a vocation à ouvrir des dossiers à partir de questions posées par la direction de la BnF et à proposer des solutions en rapport avec

française que j'ai dirigés avec Henri-Jean Martin ont nécessité la collaboration de chercheurs venant de la sphère universitaire mais aussi de bibliothécaires et de conservateurs. Cette dimension de recherche présente dans les tâches scientifiques des personnels de la Bibliothèque doit être encore mieux affirmée et reconnue.

Que pensez-vous des mutations présentes et à venir des bibliothèques à l'ère de la numérisation de masse?

R. C. : L'entrée dans le monde numérique ne pose pas seulement des questions liées à la construction de bibliothèques numériques.

La dimension numérique s'inscrit à présent dans toutes les activités de la bibliothèque, depuis la réservation à distance jusqu'au catalogue. L'accès à des collections conservées de façon

“ Le risque existe de la relégation, de l'oubli de la lecture des livres ”

la politique scientifique de l'établissement. Notre programme est copieux avec les transformations du site Richelieu et la mise en œuvre des projets électroniques, qui ne se limitent pas à la numérisation des documents... la vie de la BnF étant déjà largement électronique. Le conseil scientifique doit également se faire l'écho des problèmes que rencontre la recherche, réfléchir aux formes nouvelles que peut prendre celle-ci, ou à d'autres questions que le président ou les membres du conseil eux-mêmes peuvent proposer comme thèmes de réflexion : la Bibliothèque à l'intérieur du monde numérique, les thèmes et les modalités de la recherche à la BnF, les relations entre l'établissement et le réseau des bibliothèques françaises, ou celles qui dans le monde ont une même assise patrimoniale. La Bibliothèque a pour mission de préserver un patrimoine textuel. Au-delà de cette mission première elle a aussi une obligation de recherche, sur les collections qu'elle conserve ou encore sur les pratiques de ses lecteurs. Ainsi, les quatre volumes de l'*Histoire de l'édition*

numérique, avec toutes les possibilités offertes par la communication à distance et une lecture plus interactive, est complémentaire de la consultation des documents dans leurs formes premières. Mais le risque existe de la relégation, de l'oubli de la lecture des livres ou des autres objets imprimés. La production – nécessaire – de collections numériques ne doit pas faire oublier que, comme disait Don McKenzie, « les formes affectent le sens ». La consultation des livres sous forme numérique ne doit pas se substituer à la lecture sous forme matérielle. Il faut donc continuer à élargir et faciliter l'accès aux textes imprimés ou manuscrits dans leurs formes du passé – ou du présent. En tant que président du conseil scientifique, je pense que l'exigence est d'autant plus forte de conserver, de classer, de cataloguer, que la BnF se lance hardiment dans la numérisation. C'est dans ce cadre que doit se développer la réflexion sur la vocation patrimoniale de la BnF et le développement des collections numériques.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Visites guidées, parcours autonomes, ateliers en direction des classes du primaire et du collège, formations pour les enseignants, l'exposition *Babar, Harry Potter et Compagnie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, suscite un vaste dispositif d'accompagnement pédagogique.



Des classes à la rencontre de *Babar, Harry Potter et Compagnie*

► C'est autour de la rencontre entre deux personnages choisis au hasard dans la grande farandole de ces compagnons de l'enfance – de Babar à Bambi, en passant par Michka, Alice, Fifi Brindacier, Rahan, Titeuf, et bien d'autres – que s'organisent les visites-ateliers. Libre aux enfants de se rêver héros à leur tour, d'inventer des histoires, des dialogues, ou des décors, de dessiner la couverture du livre qu'ils inventent et de devenir ainsi créateurs.

Favoriser l'éveil des enfants à l'univers du livre

Présenter un panorama du livre pour enfants en France depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours est le premier propos de l'exposition. Grands et petits pourront ainsi retrouver leurs émotions d'enfance tout en découvrant des richesses méconnues ou oubliées à travers un cheminement construit autour de héros qui ont traversé les générations. Public privilégié, les enfants y trouvent des vitrines et des bornes audiovisuelles à leur hauteur, des espaces de lecture et un parcours spécifique qui leur est destiné. Dans ce cadre, l'action pédagogique propose pour les classes et leurs enseignants une approche

originale qui favorise l'éveil des enfants à l'univers du livre. Caroline Doridot, chargée d'animer ces visites, constate que *« les enfants n'ont pas tous la même approche du livre. Chez certains, la culture est majoritairement audiovisuelle. Rendre l'exposition attractive, c'est aussi adapter le discours selon les classes et savoir raconter, fédérer l'attention autour du livre et de l'écrit à partir de personnages que les enfants connaissent »*. Des lectures à voix haute émaillent ces visites, conçues pour capter l'attention par l'émotion. *« Les enfants aiment qu'on leur raconte des histoires. C'est un moment privilégié qui ressemble à la lecture du soir, assez libre. Il nous arrive de prendre des tout-petits sur les genoux pour partager ce moment de lecture. »*

Des ateliers stimulant la créativité

Pour les classes de primaires du CP au CE2, des ateliers prolongent la visite de l'exposition : les élèves y reçoivent une histoire écrite dans un livre insolite qui aura parfois la forme d'un cœur, d'une étoile, d'une montagne... Amour, rêve, effroi, la forme du livre raconte elle aussi l'histoire, ou plutôt des bribes de l'histoire. Le texte est troué et les élèves doi-

vent remplir les espaces laissés libres et animer selon leur inspiration les personnages en inventant aventures et rencontres. Les enfants sont ensuite invités à créer la couverture de leur livre et repartent avec ce souvenir de leur venue à la Bibliothèque.

Un deuxième atelier intitulé le « petit théâtre du choixpeau » invite les élèves du CE1 au CM2 à un travail d'improvisation : ils piochent deux personnages, un lieu, une émotion et la première phrase de leur histoire. Le petit théâtre les attend ensuite pour mettre en scène les aventures de leurs personnages. Place est alors laissée à l'improvisation verbale, au dialogue entre des héros différents dont les mondes s'opposent parfois. Caroline Doridot précise que *« ces mini théâtres sont une nouveauté. Ils ont été fabriqués par les menuisiers de la Bibliothèque. Ils permettent aux enfants de mettre en scène les personnages, de leur faire jouer un rôle, d'imaginer les décors. »*

Les collégiens ne sont pas en reste : un travail d'écriture théâtrale leur est proposé selon le même principe. Un deuxième atelier, « Le cercle du héros inconnu », met l'accent sur l'argumentation orale : les collégiens incarnent un



L'exposition et sa farandole de personnages.



© C.HELIE/Galliard/Opale

La BnF entre dans la blogosphère

Créateur du blog *La République des livres*, créé en 2004 et l'un des plus fréquentés des blogs littéraires avec 7000 consultations par jour, Pierre Assouline, journaliste écrivain, a été l'un des premiers contributeurs du blog récemment ouvert par la BnF.

Que pensez-vous de cette initiative de la BnF ?

Pierre Assouline : C'est une bonne idée de faire parler de la littérature et des lectures de jeunesse ; c'est de toutes façons une expérience intéressante, et l'étiquette BnF va attirer un certain lectorat. Cela dit, le mot blog n'est pas un mot magique et tout dépend de la façon dont il est tenu, alimenté, animé dans la durée.

En quoi le blog est-il comme vous l'écrivez, un « nouvel âge de la conversation » ?

P.A. : La conversation a été un art de vivre en France au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, qui fut son âge d'or : cette forme de sociabilité qui fut appelée plus tard les « salons littéraires » était considérée comme une institution. Cet art s'est ensuite figé au cours du XIX^e siècle, et a connu une forme de renaissance à la télévision avec l'émission littéraire *Apostrophes* de Bernard Pivot puis de façon différente dans les *talk-shows*. Aujourd'hui, ce n'est plus à la télévision ni dans les revues littéraires que se fait la conversation et que se tient le débat d'idées, mais sur Internet. La Toile permet des échanges multiples et d'une diversité incomparable : un blog, c'est souvent une centaine d'individus de tous les horizons, de tous les âges et de tous les pays qui commentent, discutent, poléminent. C'est une évidence pour moi qui entretient cette conversation depuis quatre ans sur mon blog. C'est ainsi que j'ai pu sélectionner parmi les quelque 160 000 articles et commentaires déposés sur *La République des livres* environ 600 billets qui donnent une idée de la qualité, de l'originalité, de l'humour des débats.

La dimension d'appartenance à un groupe, à un réseau est-elle importante ?

P.A. : Converser, c'est aussi une façon d'être ensemble. Le blog est animé d'un sentiment de convivialité hérité du banquet philosophique. Il crée une vraie communauté : les gens se retrouvent pour commenter l'actualité des livres ; l'éventail des sujets et des thèmes est très vaste, et on y participe pour parler, échanger, donner son point de vue et écouter celui des autres. La dimension de partage, d'informations, de références, de

livres, de traductions, est très forte. Cette communauté virtuelle se prolonge même parfois par des rencontres dans la vie réelle.

Qu'apporte ce blog à l'écrivain que vous êtes ?

P.A. : C'est une source permanente d'enrichissement, même s'il me prend aussi du temps bien sûr. La République des livres est composée de deux volets : l'un de critique littéraire, l'autre d'information – je diffuse une information que je commente et mets en perspective. Toutes les lectures que je fais pour le blog m'apportent beaucoup, ainsi que les réactions de ceux que j'appelle les « intervenants », leurs critiques, commentaires, interpellations qui souvent m'ouvrent des pistes de recherche ou des sujets de réflexion.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Pour en savoir plus : *Brèves de Blogs. Le nouvel âge de la conversation*, Pierre Assouline, éditions les Arènes, 2008. passouline.blog.lemonde.fr

personnage à l'aide d'une fiche signalétique et d'objets emblématiques. Puis, en cercle autour d'un « journaliste » (l'animateur), ils sont invités à répondre à ses questions et à échanger leurs points de vue. Un héros inconnu se glissera parmi eux, qu'il faudra bien sûr démasquer. Cette exposition et les activités proposées autour d'elle offrent ainsi à l'action éducative un bel outil pour sensibiliser les jeunes générations au monde du livre.

Sandrine Le Dallic

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

inscription et réservation obligatoire au 01 53 79 49 49

Pour les classes : visites guidées mardi, mercredi, jeudi, vendredi à 10h et 11h30 | Ateliers pour les élèves mardi, jeudi, vendredi : pour les primaires de 14h à 16h et pour les collèges de 14h à 17h

Pour les enseignants : visites guidées mercredi à 14h30, réservation obligatoire au 01 53 79 49 49

Visites libres gratuites pour les classes accompagnées de leurs enseignants : réservation obligatoire au 01 53 79 49 49
Informations sur les activités proposées aux enseignants et à leurs classes : 01 53 79 41 00, action.pedagogique@bnf.fr



ON EN PARLE SUR LE BLOG

L'exposition *Babar, Harry Potter et Compagnie* a été l'occasion pour la BnF de se lancer dans la blogosphère en ouvrant un premier blog sur la littérature de jeunesse. Ce blog est un lieu d'échange où chacun peut déposer un billet sur les héros de ses lectures d'enfance, raconter un souvenir, donner son point de vue, critiquer et débattre. Il est ouvert à tous, aux juniors comme aux seniors, sans aucune limite d'âge, bref à tous les enfants que nous sommes restés.

Venez nous rejoindre sur blog.bnf.fr

Les prêts de la BnF

la BnF poursuit sa politique de prêts à des expositions extérieures, et noue des partenariats diversifiés, en France et à l'étranger.

Delacroix et la photographie

Le musée Delacroix organise une exposition consacrée aux rapports complexes que ce peintre a entretenus avec la photographie. Elle fut pour lui un objet de réflexion, ainsi qu'en témoignent de nombreux passages dans son journal et sa correspondance, mais aussi une source de documentation : il collectionnait les reproductions de tableaux et de gravures destinées à nourrir son inspiration. Mais le plus important sans doute est la collection d'études académiques que Delacroix acquit ou fit réaliser pour remplacer les modèles vivants dans les circonstances où il ne pouvait en avoir à sa disposition. La BnF possède un album unique de trente deux photographies d'Eugène Durieu réalisées en présence et sur les indications de Delacroix. Le prêt de cet album constitue sa principale contribution à cette exposition remarquable qui présente un bilan des travaux passés sur cet aspect du travail de Delacroix ainsi que de nombreuses découvertes.

28 novembre 2008-2 mars 2009,
musée Eugène Delacroix, Paris

L'essor de l'estampe dans les années 1950 à Paris

L'Artothèque Sud, à Nîmes (Gard), expose 26 estampes choisies dans les collections du département des Estampes et de la photographie. Cette exposition itinérante, conçue par les artothèques d'Auxerre, de Nîmes et de Vitry en collaboration avec l'équipe chargée de l'estampe contemporaine à la BnF, permet de mesurer la richesse des activités artistiques des années 1950 dans les ateliers français de gravure, de lithographie et de sérigraphie. Le Paris des années d'après-guerre est un véritable foyer de la création, des artistes du monde entier y travaillent explorant les limites de l'estampe dans son potentiel graphique et de diffusion. Ces recherches préparent le tournant des années 1970 avec l'émancipation du multiple. Des estampes de Chagall, Courtin, Dubuffet, Hartung, Hayter, Jorn, Masson, Miró, Soulages, Vasarely, pour ne citer qu'une moitié des artistes exposés, attestent du foisonnement créatif de cette période artistique à Paris.

16 février-3 mai 2009,
Artothèque Sud, Nîmes

Pierre Courtin, *Eau-forte*, 1950.



Et aussi...

À Paris :

L'Archéologie en papier : récolter, cataloguer, diffuser
du 15 janvier au 12 avril 2009,
musée de l'Institut national d'histoire de l'art, Paris

Jacques Prévert, Paris la belle
du 24 octobre 2008 au 28 février 2009,
Hôtel de Ville (salle Saint-Jean), Paris

En région :

Marie Stuart, le destin français d'une reine d'Écosse
du 15 octobre 2008 au 2 février 2009,
musée national de la Renaissance,
château d'Écouen

Sur les quais. Ports, docks et dockers, de Boudin à Marquet
du 26 février au 14 juin 2009,
musée des Beaux-Arts, Bordeaux

À l'étranger :

Le Siècle du jazz
du 13 novembre 2008 au 15 février 2009,
musée d'Art moderne et contemporain,
Rovereto

Jules César, l'homme, les faits, le mythe
du 22 octobre 2008 au 26 avril 2009,
Chiostro del Bramante, Rome

RICHARD DAVIES, GRAVEUR (1945-1991)

Dessinateur et graveur né au Pays de Galles, trop tôt disparu en 1991, à l'âge de 46 ans, Richard Davies a laissé un œuvre gravé de tout premier intérêt, comptant près de cent soixante-dix estampes et monotypes. Son imaginaire très personnel se nourrissait d'une inspiration parfois douloureuse et d'une solide culture (Rembrandt, Goya, Klee, Montaigne, Kafka, Virginia Woolf aussi bien que la musique de Bach ou de Stravinsky). Davies met en scène des personnages dans le décor de la rue, de la gare, du bistrot, du cirque, dans des atmosphères en suspens empreintes d'une grande solitude. Soixante-huit estampes ont été choisies dans la collection du département des Estampes et de la photographie, enrichie en 2003 par un don exceptionnel de son compagnon, François Dupouy. Davies ne manque ni de lucidité ni de cynisme ; suivant les scènes domine le grotesque, l'humour ou l'ironie, mais toujours demeurent la tendresse et la sensibilité.

5 février-5 avril 2009,
musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun

La NRF, une aventure intellectuelle

La NRF est centenaire, et un colloque organisé à la BnF, le 6 février 2009, célèbre cet anniversaire.

Le 1^{er} février 1909, paraît le n°1 de la *Nouvelle Revue française*. Le comité de direction est composé de Jacques Copeau, André Ruyters et Jean Schlumberger ; Marcel Drouin et Henri Ghéon participent activement à l'opération, mais le véritable initiateur en est André Gide. Ces « six personnages en quête d'une revue », comme les appelle Auguste Anglès, racontant au jour le jour, dans sa thèse sur André Gide et le premier groupe de la *Nouvelle Revue française*, les péripéties traversées par ce petit groupe d'écrivains amis, viennent de donner le coup d'envoi d'une aventure intellectuelle qui dure depuis un siècle... Cela fait plusieurs mois (et pour Gide plusieurs années) qu'ils réfléchissent à ce projet, soucieux de s'affirmer sur la scène littéraire face au symbolisme finissant, et de reprendre le flambeau de la défunte *Revue blanche* ou du *Mercur de France*. Après un premier numéro préparé en collaboration avec Eugène Montfort, sorti le 15 novembre 1908, et suivi d'une rupture, c'est bien le vrai départ pour la NRF.

Un classicisme moderne

Au sommaire figurent, en guise de prologue, des « Considérations » dues à la plume de Schlumberger, chargé d'exprimer les intentions du groupe et son désir de jeter les fondements d'un classicisme moderne ; le lecteur y découvre aussi la première partie de *La Porte étroite* que Gide vient de terminer, et déjà quelques unes des fameuses « Notes » critiques qui seront le point fort de la revue, signes de son attention à l'actualité culturelle. Au fil des livraisons mensuelles, la revue a tôt fait de s'imposer par son exigence autant que par son ouverture, œuvrant au renouveau de la littérature et de la critique littéraire en publiant Claudel, Larbaud, Romain Rolland, Suarès, ou Fargue. Deux ans plus tard, en 1911, à la demande d'André Gide et de Jean Schlumberger, Gaston Gallimard prend la gestion des Éditions de la NRF, fondées dans le prolongement de la revue : c'est le début d'une nouvelle expérience éditoriale, celle des futures Éditions Gallimard. L'année suivante, Jacques Rivière fait son entrée comme tout jeune secrétaire de la Revue, où vont paraître Apollinaire, Giraudoux, Martin du Gard, Proust, Valéry... Passée l'interruption de la Première Guerre mondiale, commence alors l'âge d'or de la NRF.



© Laure Abin-Guilhot / Roger-Violle

« La rose des vents » ...

Cette « rose des vents » de la littérature que fut, selon les mots de François Mauriac, une NRF, capable de réunir les écrivains et critiques les plus importants, quels que soient leurs genres et leurs sensibilités, comment en résumer l'histoire en quelques lignes ? Laissons à l'année 2009, et aux diverses manifestations qui vont se succéder à l'occasion de cet anniversaire, le soin d'éclairer – ou de questionner un siècle d'échanges intellectuels et de magistère littéraire... Plusieurs expositions y sont prévues (la première ouvrant dès février à la Fondation Bodmer, à Genève), mais aussi une série d'événements éditoriaux (essais historiques, éditions de correspondances, un numéro spécial de la NRF, etc.), et des journées d'étude ou colloques, dont celui inaugural qui se tiendra à la BnF le 6 février.

L'approche retenue ce jour-là visera moins à cerner le rôle des figures tutélaires (les fondateurs, mais aussi Rivière, Paulhan, etc.) qui ont animé la revue qu'à

Gaston et Raymond Gallimard dans leur bureau.

proposer une série d'analyses « transverses » – et si possible novatrices – sur l'univers de la NRF, sa singularité par rapport aux autres revues, ses positions les plus significatives dans l'ordre du philosophique, du religieux et du politique, le statut de l'intellectuel, le rapport aux avant-gardes. Des interrogations historiques qui laisseront la place à une réflexion plus thématique : un dialogue au présent entre universitaires et écrivains sur l'apport de la NRF à la littérature française, pour les trois genres que sont la critique, la poésie et le roman.

Marie Odile Germain

COLLOQUE CENTENAIRE DE LA NRF

vendredi 6 février, 9h30 - 18 h
site François-Mitterrand - Petit auditorium - hall Est

Préparer l'avenir



Jean-Marc Jancovici.

La BnF ouvre un cycle de conférences sur le développement durable. Premier intervenant : le polytechnicien Jean-Marc Jancovici, ingénieur et consultant spécialiste de l'énergie et du climat.



© BSIP Steven Kastowski

► D'où vient la notion de développement durable, aujourd'hui passée quasiment dans le langage courant ?

Jean-Marc Jancovici : L'expression, inventée ou remise au goût du jour, est apparue en 1987 dans le rapport Brundtland, du nom du Premier ministre de Norvège de l'époque. Dans un texte intitulé *Notre avenir à tous*, le développement durable était défini comme un « développement capable de répondre aux besoins de la génération présente sans empêcher les générations futures de répondre aux leurs ». Hélas tant que personne ne détermine objectivement ce qu'est un besoin, cette définition reste un vœu pieux. Actuellement, nombreux sont ceux qui considèrent que le fait de posséder une voiture, ou un téléphone portable, est un besoin alors qu'il s'agit uniquement d'un désir. On peut physiquement vivre sans, alors qu'il est physiquement impossible d'arrêter de manger, ou de dormir. Nous confondons en permanence besoin et désir. C'est pour cette raison que la notion plutôt floue de développement durable ne me semble pas pertinente. Cette « mode » a de positif qu'elle mobilise l'opinion sur des enjeux de long terme. L'aspect négatif réside dans le fait que, en l'absence de toute définition normative du besoin, le terme donne à penser que tout ce qui a déjà duré va pouvoir continuer comme avant.

Et ce n'est pas le cas ?

Non, puisque, dans moins de vingt-cinq ans, nous allons avoir des difficultés croissantes à exercer certaines activités. Les réserves énergétiques s'épuisent, et nous en aurons bientôt de moins en moins, après avoir pris l'habitude pendant deux siècles d'en avoir de plus en plus. En ce qui concerne le pétrole, l'échéance est très proche : probablement moins de cinq ans.

Or l'énergie sert à transformer le monde : les activités de transformation, donc les activités économiques, vont être freinées. Je ne suis pas le seul à porter ce diagnostic : de nombreux scientifiques et ingénieurs partagent cette analyse. Une forme de décroissance matérielle est inévitable : il faut donc l'anticiper et l'accompagner. Ce qui va se passer, c'est la fin de la baisse continue du prix de l'énergie que nous connaissons depuis le début de l'ère industrielle.

On a plutôt l'impression du contraire...

Parce que tout le monde se focalise sur le prix courant, qui ne peut que monter. Le vrai prix d'un objet, c'est le temps travaillé nécessaire à son achat. Aujourd'hui, il suffit, en moyenne, de travailler six minutes pour se payer un litre d'essence, contre une heure il y a deux générations. L'énergie

La fonte de la banquise au pôle Nord.

“ Une forme de décroissance matérielle est inévitable ”

vaut cinq cents à mille fois moins cher que le travail humain qu'elle remplace. Pour résoudre notre problème de ressources et de changement climatique, il faut freiner la machine, c'est-à-dire augmenter le prix de l'énergie, et revoir tous les indicateurs économiques pour que celle-ci soit au centre de la politique économique, et non l'inverse comme jusqu'à présent. La crise financière que nous venons de vivre est due, entre autres causes, à la hausse du prix de l'énergie. Conscientes de ce problème, certaines grandes entreprises se mettent à la « comptabilité carbone »,

permettant de déterminer les émissions et les combustibles fossiles dont leur activité dépend.

À cette crise énergétique s'ajoute le réchauffement climatique. Vous avez participé à la rédaction du Pacte écologique de Nicolas Hulot. Quelles solutions préconisez-vous ?

Pendant les vingt dernières années, nous avons émis presque autant de gaz à effet de serre que durant le siècle et demi qui a précédé. Ce processus exponentiel va s'arrêter « un jour » : c'est une absolue certitude puisque le CO₂ vient de stocks finis (pétrole, gaz, charbon). Mais pour que ces deux éléments, réchauffement climatique et crise énergétique, ne mènent pas à un effondrement économique, il faut commencer à traiter très énergiquement le problème dans les cinq ans qui viennent. Sinon, nous allons droit dans le mur. Avec la hausse progressive du prix de l'énergie, la taxe carbone me semble être une mesure capable de freiner la consommation d'hydrocarbures et donc la pression de l'homme sur son environnement. Il faut faire basculer la fiscalité du travail à l'énergie. Si on ne réintroduit pas la réalité physique dans l'analyse du monde économique, nous courons à la faillite. À l'heure actuelle, la plupart des économistes qui se sont penchés sérieusement sur le problème, comme Joseph E. Stiglitz, ou Nicholas Stern, partagent ce point de vue.

LES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE PAR JEAN-MARC JANCOVICI

lundi 12 janvier 2009, 18h30 - 20h

Site François-Mitterrand - Petit auditorium - hall Est

Comprendre pour guérir



Maxime Schwartz.

À l'occasion du nouveau cycle de conférences consacré aux sciences du vivant, Maxime Schwartz, directeur général honoraire de l'Institut Pasteur, rappelle le rôle de premier plan joué par cette institution. Hier comme aujourd'hui.

Louis Pasteur
(1822-1895).
Photo colorisée.



© Roger-Viollet

► **Chroniques :** Depuis la création par souscription publique de l'Institut Pasteur voici 120 ans, quelles ont été ses principales découvertes?

Maxime Schwartz : L'année même de l'ouverture, en 1888, les docteurs Émile Roux et Alexandre Yersin montraient que le bacille de la diphtérie, qui tuait alors plusieurs milliers d'enfants par an en France, sécrétait un poison bactérien. Des chercheurs allemands ayant ensuite démontré que l'injection du poison à un animal provoquait l'apparition d'une antitoxine, Roux et son équipe ont mis au point en 1894 la sérothérapie : elle consistait à administrer aux malades du sérum de chevaux contenant des antitoxines diphtériques. En quelques mois, la mortalité des enfants atteints de diphtérie a chuté de 52 à 24 %. Vingt ans plus tard, un autre pasteurien, Gaston Ramon, découvrait que l'on pouvait, de manière préventive, inoculer directement aux humains la toxine rendue inactive avec du formol. Tel fut l'ancêtre du vaccin antidiphtérique que nous avons tous reçu, et qui a permis d'éradiquer complètement cette maladie, du moins dans les pays développés.

C'est encore Yersin, qui a isolé en 1894 en Indochine le microbe de la peste, et a mis au point avec l'Institut Pasteur un sérum antipesteux. Calmette et Guérin ont mis au point en 1921 le vaccin contre la tuberculose. Il leur a fallu treize ans pour obtenir une souche inoffensive du bacille de Koch, appelé ainsi en référence au grand microbiologiste allemand qui avait isolé le microbe de la tuberculose. Cette souche, ou BCG, a été le vaccin le plus utilisé au monde. Il a contribué, avec les progrès de l'hygiène et les traitements antibiotiques, à faire reculer la tuberculose, qui au début du siècle tuait en France 150 000 personnes, dont une majorité d'enfants.

Cette maladie n'a pourtant pas disparu, ni de notre pays, ni de la surface du globe...

La tuberculose qui fait encore chaque année environ 700 victimes en France sur environ 7 000 nouveaux cas, est responsable de la mort de deux millions de per-

sonnes dans les pays en voie de développement : avec le sida dont elle est une maladie opportuniste, et le paludisme, elle constitue un des trois grands fléaux actuels de l'humanité. L'échec de son éradication est dû, d'une part, au fait que le BCG n'est pleinement efficace que chez les nouveau-nés et pour les formes graves

“ La tuberculose fait encore chaque année 700 victimes en France ”

de la maladie ; d'autre part, à l'apparition de souches résistantes aux antibiotiques : 5 % des cas de tuberculose sont aujourd'hui résistants à deux antibiotiques, et 0,5 % résistent à tous les antibiotiques. C'est pourquoi l'Institut Pasteur se mobilise à nouveau sur ce sujet.

Qu'en est-il de la recherche sur le sida ?

Avec la récente attribution du prix Nobel de médecine aux professeurs Françoise Barré-Sinoussi et Luc Montagnier qui, en 1983, ont isolé le virus responsable du sida à l'Institut Pasteur, la primauté de

notre rôle dans ce domaine est enfin officiellement reconnue. La découverte du virus VIH-1, puis celle, en 1985, d'un deuxième virus, VIH-2, ont permis la mise au point des tests de diagnostic. Ceux-ci ont arrêté la contamination par transfusion sanguine dans les pays développés. Ils ont également rendu possible la découverte, par d'autres équipes, de médicaments antiviraux. Mais l'épidémie continue de se propager sans que pour l'instant la recherche d'un vaccin efficace n'aboutisse, malgré les moyens considérables que l'Institut Pasteur et de nombreuses autres institutions y ont consacrés depuis vingt-cinq ans. C'est pourquoi il a été décidé, lors du dernier Congrès international sur le sida, de revenir à la recherche fondamentale.

Quel domaine est aujourd'hui particulièrement porteur d'espoir ?

Il est impossible de les énumérer tous. La biologie moléculaire, née, pour une bonne partie, à l'Institut Pasteur, et qui a valu le prix Nobel en 1965 à André Lwoff, Jacques Monod et François Jacob, a constitué une avancée incontestable pour comprendre les mécanismes de la différenciation cellulaire. Elle offre donc des perspectives dans la lutte contre le cancer, qui est une dérégulation cellulaire, et a également permis d'explorer d'autres champs. Comme la biologie du développement, domaine dans lequel des découvertes sur l'origine de la surdité viennent d'être effectuées, ou la neurobiologie avec la récente caractérisation de cellules souches qui seraient capables de régénérer les neurones.

L'Institut Pasteur est très avancé sur le paludisme, ainsi que sur les vaccins thérapeutiques contre le cancer, non pour prévenir la tumeur, mais pour la traiter en stimulant le système immunitaire. Enfin, la génétique de la prédisposition aux maladies infectieuses est une approche nouvelle et très prometteuse.

Propos recueillis par Laurence Paton

L'INSTITUT PASTEUR,
DE LA RAGE AU CHIKUNGUNYA
PAR MAXIME SCHWARTZ

27 janvier 2009, 18h30 - 20h

Site François-Mitterrand - Grand auditorium



Breyten Breytenbach.

Rencontre avec Breyten-fou-des-mots

Ainsi l'écrivain Breyten Breytenbach se désigne-t-il lui-même dans son dernier livre. Poète, romancier, essayiste, il poursuit une œuvre traversée par l'intime questionnement de l'écriture et par l'engagement politique.

Chroniques : Quels sont aujourd'hui vos projets ?

Breyten Breytenbach : Je travaille sur un ensemble de manuscrits qui approchent, chacun sur un mode différent, la question du monde du milieu, le « tout-monde » comme l'appelle Édouard Glissant, un monde qui est au-delà de la mondialisation, du nomadisme et de l'exil. Trois ouvrages ont déjà été publiés chez Actes Sud ; un roman, *Le Cœur-chien* (2005), un essai sur l'écriture, *L'Étranger intime* (2007), et cette année, *L'Empreinte des pas sur la terre*, un recueil de chroniques qui tentent d'approcher le réel à travers les événements de la vie et les bouleversements de l'histoire. Comment vit-on lorsqu'on est arrivé dans un monde où l'on n'a plus les attaches que l'on avait auparavant ? Lorsqu'on ne peut plus ni revenir à ses sources, ni s'insérer ? Dans ce monde du milieu, ce lieu de passage et de déplacements, on pense différemment, on se remet en question sans cesse, par rapport à la langue, à l'imagination, à la mémoire, à la diversité, au travail... Les événements du monde dans lequel nous vivons prennent d'autant plus d'im-

portance dans ce contexte fluide, changeant... Par exemple, avec l'élection de Barak Obama, la composition culturelle du monde se transforme...

Vous écrivez en afrikaans et en anglais, vous parlez le français, vous vivez entre New York, l'Afrique, Paris... Comment vos livres sont-ils reçus sur les différents continents ?

Pour la plupart des lecteurs, j'appartiens à cette génération d'écrivains, avec Coetzee et André Brink, qui sont assimilés à la lutte contre l'apartheid. Mais c'est plus complexe que cela. La réception de l'écriture est influencée par la culture du lieu. Les gens reçoivent mes livres selon le pays et le contexte socio-culturel dans lequel ils se trouvent. Cela permet d'être un peu caméléon selon l'endroit !

En Afrique du Sud on me lit dans un contexte historique et politique précis : les lecteurs ont accès à ce que j'écris depuis très longtemps et suivent mon œuvre. Être un compagnon de Mandela compte beaucoup ; c'est aussi une culture plus ouverte que la culture occidentale

sur le monde imaginaire et sur le monde magique. L'Amérique reste un vaste espace de brassages culturels et il n'est pas rare de rencontrer des écrivains qui travaillent en anglais sans pour autant être natifs de la langue. Aux Pays-Bas, il existe une sensibilité linguistique particulière à l'afrikaans liée aux liens privilégiés de la Hollande avec l'Afrique...

En tant qu'écrivain, on ignore quelle part de ce que l'on écrit va pouvoir être transmise ; on est guidé par le savoir culturel et la mémoire historique.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

CYCLE « RENCONTRES AVEC DES AUTEURS ANGLO-SAXONS »

14 janvier 18h30 - 20h

Breyten Breytenbach
Organisé avec la New York University à Paris

site François-Mitterrand - Petit auditorium - hall Est

Dernier ouvrage paru : *L'Empreinte des pas sur la terre. Mémoires nomades d'un personnage de fiction*, Actes Sud, 2008.

La photographe des photographes

Yvette Troispoux, figure originale du monde de la photographie est décédée en septembre 2007 à l'âge de 93 ans. Lors de la vente aux enchères de ses archives en juin 2008, la BnF a fait jouer son droit de préemption, permettant l'entrée dans la collection nationale de l'intégralité de ses négatifs et de ses planches contacts.

► Cette petite femme « haute comme trois poux » comme elle le disait en riant, est née à Coulommiers le 1^{er} juin 1914 dans une famille de la moyenne bourgeoisie française. Sa mère devenue veuve ne l'autorise pas à devenir photographe : elle la veut près d'elle. Yvette, docile, devient employée dans un bureau d'études et mène une vie conforme aux vœux de sa mère. Pour autant, elle ne renonce pas à vivre sa passion mais sur un chemin de lisière, dans une proximité très personnelle avec le monde des photographes qu'elle aime par dessus tout. Elle entre dans le cercle des passionnés de la photographie par le « club des 30-40 » qu'anime Roger Doloy et qui invite régulièrement un professionnel à venir présenter son travail. Toujours fidèle à ces réunions d'initiés qui, la plupart du temps, se tenaient dans des boutiques ou des sous-sols, Yvette Troispoux commence ce qu'elle ne cessera plus de faire : photographier les photographes. Dans cet espace contraint, avec constance et légèreté, elle cadre et fixe ceux qu'elle rencontre et ceux qu'elle aime. Fascinée par les photographes, elle les regarde travailler et complète ainsi sa formation d'autodidacte. Ils deviennent ses amis, elle devient leur photographe.

Une chronique passionnée et ironique

En 1990, pour fêter les quinze ans de sa Galerie de photographie, Agathe Gaillard expose pour la première fois les images prises lors des vernissages qui s'y étaient succédés. Ces planches racontent naturellement la chronique de la galerie, la passion partagée par tous les photographes qui ont fait vivre ce lieu unique dans Paris. Ce fut la première exposition qui rendait hommage au talent d'Yvette, dont témoigne ainsi Agathe Gaillard : « Dans le genre que certains disent mineur, mais qui est un des plus difficiles, la « photo de cocktail », elle nous laisse une chronique passionnée et ironique de quarante ans de notre vie, à nous, les gens qui aimons la photo. » Pour ses quatre-vingt-dix ans, en 2004, la galerie laisse carte blanche à Yvette Troispoux pour exposer ce qui lui tient à cœur. Dans ses innombrables cartons d'archives, celle-ci sélectionnera un à un

Jean Troispoux
à la gare, vers 1930.
À droite, Yvette Troispoux
en 1987.

les tirages qui composeront l'accrochage de son œuvre, de sa vie. L'histoire de la photographie retiendra certainement le nom d'Yvette Troispoux qui a écrit à sa manière la chronique de la photographie française de ces dernières décennies. Elle révèle, de l'autre côté de l'objectif, l'histoire des photographes, de leurs rencontres, de leurs échanges, que ce soit dans les galeries, à Arles, où elle vint chaque année, ou dans les multiples salons et autres saisons de la photographie. La valeur documentaire de ces clichés est indéniable : c'est une photogra-

phie de la vie qui se vit au fil des rencontres et des événements. Le regard d'Yvette Troispoux est juste et fidèle. Agathe Gaillard souligne que « sa vie est exemplaire : par la marge, elle s'est imposée comme une photographie importante dont nous avions tous besoin et que nous aimions, elle écrivait notre histoire et elle ne nous trahissait pas ».

Lorsque ses amis, venus nombreux à la salle des ventes de Coulommiers, ont appris que la BnF avait préempté le fonds Yvette Troispoux, ils ont applaudi.

Anne Dutertre



© Marc Gaillier

LES VINTAGE D'YVETTE

La dame malicieuse et infiniment respectée que chacun côtoyait lors des vernissages avait aussi une production photographique plus personnelle. Agathe Gaillard évoque la belle exposition qu'elle lui avait consacrée. Les tirages d'époque en figurent dans le fonds entré à la BnF, et en particulier le portrait de son jeune frère, photographie qu'elle chérissait entre toutes. Ses paysages, son portrait de communiant, témoignent d'un talent naturel pour la composition, don qu'elle fit fructifier au contact de grands photographes dont beaucoup devinrent ses amis.

Anne Biroleau



© M.-H. Simonin

Albert Simonin dans les années 1970.

Le père des *Tontons flingueurs* à la BnF

Les archives littéraires d'Albert Simonin (1905-1980) entrent à la BnF, grâce à la générosité de Mesdames Marie-Hélène Simonin et Françoise Lucas-Simonin. Après Gaston Leroux et Jean-Patrick Manchette, c'est une figure majeure des littératures policières qui rejoint les collections nationales.

Le fonds Albert Simonin rassemble ses manuscrits – de *Grisbi or not grisbi* aux *Confessions d'un enfant de La Chapelle* –, sa correspondance, ses agendas, ainsi que son travail pour le cinéma et la télévision. Ces archives vont offrir aux chercheurs qui s'intéressent à l'œuvre du « Chateaubriand de la pègre », comme le surnommait Léo Malet, des éclairages inédits.

De La Chapelle à la Série noire

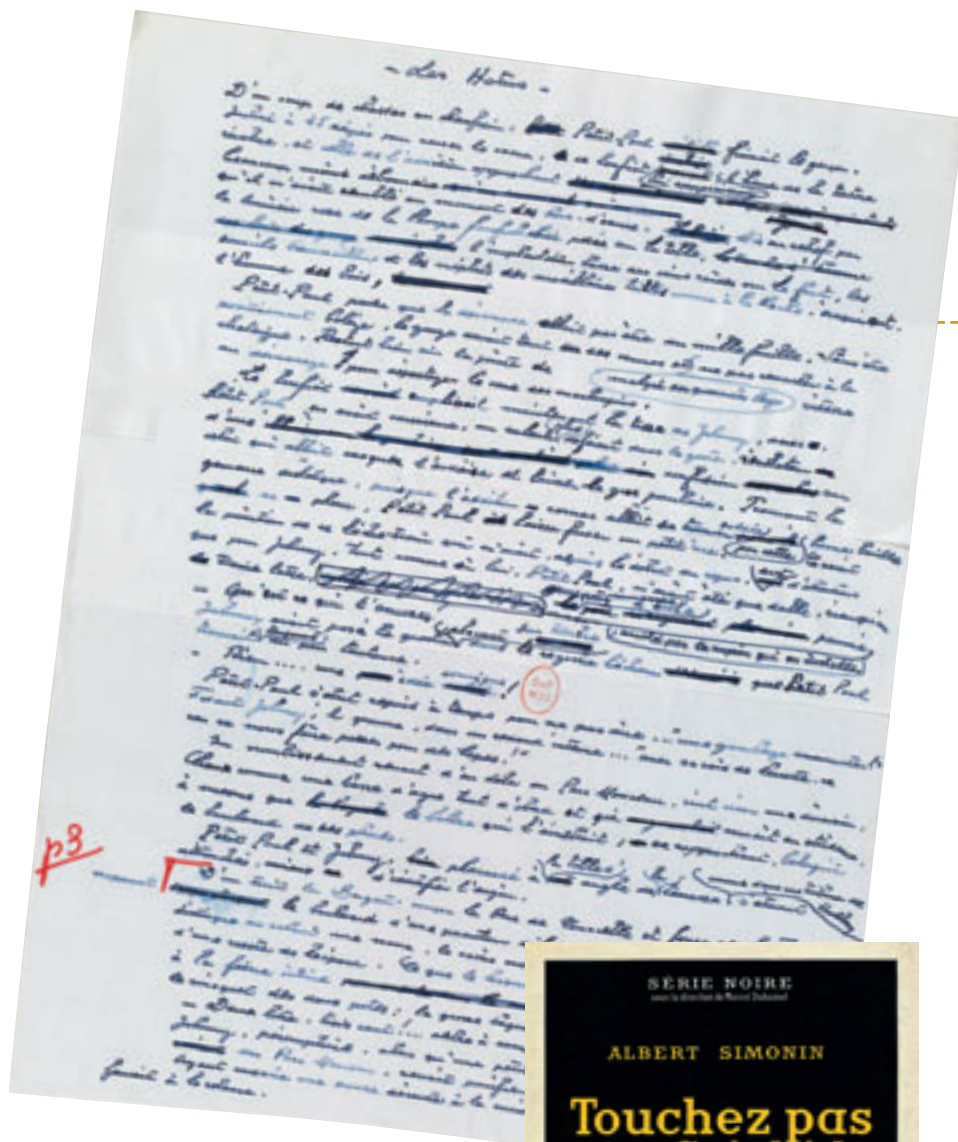
Né dans un quartier populaire du nord de Paris au début du siècle dernier, Albert Simonin exerce mille métiers avant de devenir écrivain : électricien, fumiste, vendeur de chemises, négociant en perles, journaliste ou chauffeur de taxi. C'est en 1953 qu'il fait son

entrée dans la Série noire de Marcel Duhamel avec *Touchez pas au Grisbi!*, parrainé par Roger Nimier : « Enfin Simonin vint, furtif Furetière qui remit de l'ordre dans le crime, comme Malherbe l'avait fait dans les vers. » Prix des Deux Magots seulement quinze jours après sa sortie, ce roman inaugure la trilogie de *Max le menteur*, complétée en 1954 par *Le Cave se rebiffe* et, en 1955, par *Grisbi or not grisbi* qui inspirera les mythiques *Tontons flingueurs*. Albert Simonin poursuit sa peinture sociale du « milieu » avec *Une balle dans le canon* (1958), *Du mouron pour les petits oiseaux* (1960) et *L'Élégant* (1973). Sa seconde trilogie comprenant *Le Hotu* (1968), *Le Hotu s'affranchit* (1969) et *Hotu soit qui mal y pense* (1971) se déroule, quant à elle, dans les années 1920,

pour se démarquer de la production éditoriale de l'époque. Il faut aussi mentionner ses essais comme la *Lettre ouverte aux voyous* (1966) et *Le Savoir-Vivre chez les truands* (1967), pastiche des manuels de savoir-vivre, qui « chez les truands pourrait plus justement se nommer le savoir-survivre ». Albert Simonin a publié en 1977 ses *Confessions d'un enfant de La Chapelle*, premier volume de ses mémoires, inachevés.

« Le Chateaubriand de la pègre »

Son œuvre a tracé des voies nouvelles et fécondes, qu'emprunteront peu après Auguste Le Breton, Alphonse Boudard ou José Giovanni. Albert Simonin met en effet en scène le milieu des truands parisiens en



Alain Decaux raconte

Alain Decaux, historien, homme de radio et de télévision, académicien, a bien connu Albert Simonin, qu'il évoque dans ses mémoires publiés sous le titre *Tous les personnages sont vrais. Chroniques* l'a rencontré.

« C'est à la fin de l'Occupation que j'ai connu Marie-Hélène Bourquin, dans un groupement de secouristes appelé Équipes nationales et devenu Service civique de la jeunesse après la Libération. Elle fera bientôt ses premiers pas dans le journalisme. Nous devenons amis. » Au début des années 1950, elle me présente Albert Simonin, qui deviendra son époux. « J'ai été immédiatement séduit par l'in vraisemblable accent parigot, le charme et la drôlerie du personnage. » Enfant du quartier de La Chapelle, Albert a « parlé argot avant de connaître le français », selon ses propres termes. Il a été chauffeur de taxi de nuit, ce qui lui a permis de côtoyer « le monde qui vit quand les autres ronflent ». Condamné à la réclusion pour avoir publié des articles dans la presse de l'Occupation, il approfondit en prison sa connaissance du milieu ; on l'accepte car il parle la langue des voyous. Au lendemain de la guerre, Albert Simonin gagne sa vie, très mal, comme journaliste. Un jour, il voit Marie-Hélène plongée dans un roman de la Série noire, créée par Gallimard dans les années 1950 avec le succès que l'on sait. Celle-ci publie surtout des auteurs américains traduits. Albert veut le lire : « Mais pourquoi s'intéresser qu'aux gangsters amérloques quand on a bien mieux chez nous où manquent pas les vaillants, les gagueuses sans compter les caves qui font bien dans le tableau ? » Il racontera lui-même : « Tout ce monde que j'avais dans la tête m'est revenu. J'ai glissé une plume Sergent-Major toute neuve dans mon porte-plume et m'y suis mis. Un mois plus tard, *Touchez pas au Grisbi* ! était écrit. Gallimuche l'a pris. » D'abord édité à peu d'exemplaires, le roman s'envole. C'est un immense succès. Le cinéaste Jacques Becker veut en faire un film, et demande à Simonin d'écrire le scénario avec lui. C'est ainsi que celui-ci commence une carrière cinématographique, qui comprendra, entre autres, *Les Tontons flingueurs* et *Le Cave se rebiffe*, écrits comme beaucoup d'autres en collaboration avec Michel Audiard. « Une simple observation, poursuit Alain Decaux : si l'association Simonin-Audiard a débouché sur des films inoubliables, les attribuer seulement au second relève d'une véritable iniquité. J'ai vu les scénarios remarquablement bouclés livrés par Simonin : le dialogue était esquissé aux deux tiers. »

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Tous les passages entre guillemets sont extraits des mémoires d'Alain Decaux. (éd. Perrin, 2005).

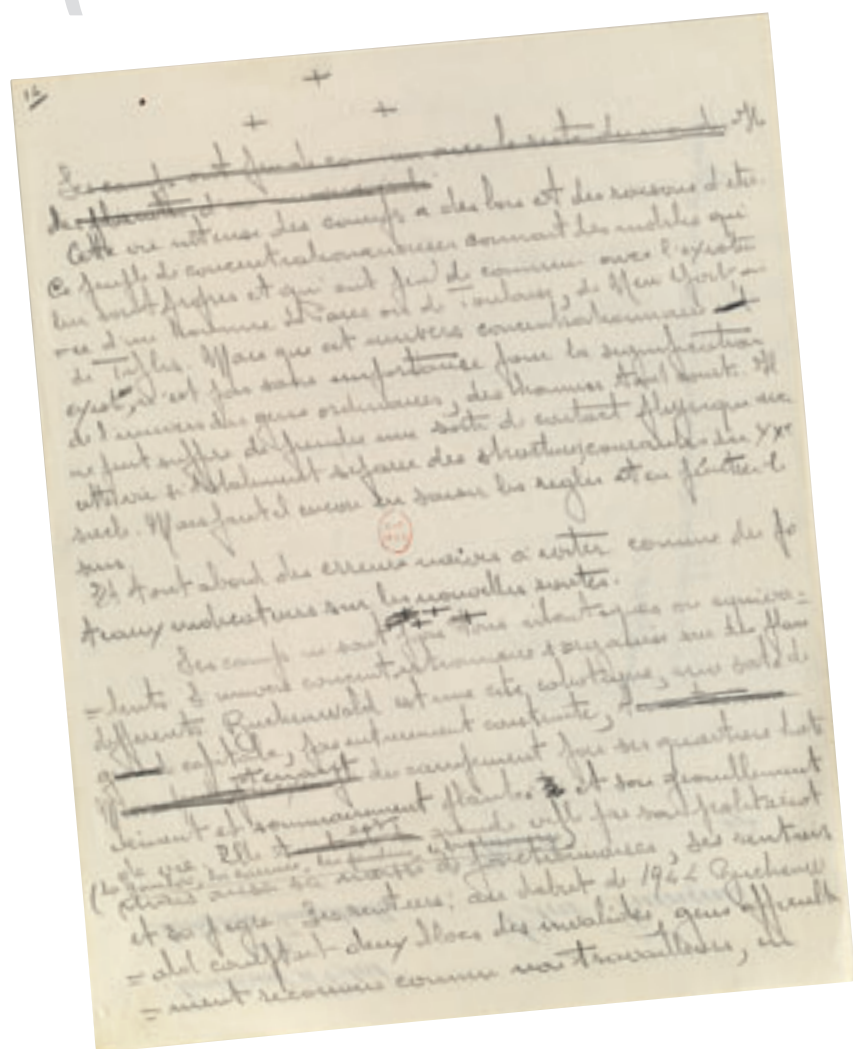


Ci-dessus : *Le Hotu*. Manuscrit autographe, premier feuillet.
Touchez pas au Grisbi !, Gallimard, «Série noire», n°148, 1953.

leur prêtant un argot châtié et coloré qu'il rassemble dans son dictionnaire aujourd'hui épuisé, *Le Petit Simonin illustré* (1957). « Grisbi », « cave » ou « mitan » connaissent alors la gloire littéraire. Pierre Mac Orlan écrivait à son sujet : « Il donne au fait-divers de commissariat le droit d'entrer dans la littérature. »

Contrairement aux nombreuses idées reçues sur les littératures de genre et populaires, souvent considérées comme des « mauvais genres », les manuscrits d'Albert Simonin, abondamment raturés et collés, témoignent tant d'un travail soutenu sur le style et la langue que d'un effort de construction narrative. Avec ce même souci, Albert Simonin a participé comme scénariste ou dialoguiste à l'adaptation de ses romans au cinéma et à l'élaboration de nombreux films devenus de grands succès populaires : *Touchez pas au Grisbi* (Jacques Becker, 1954), *Le Cave se rebiffe* (Gilles Grangier, 1961), *Mélo en sous-sol* (Henri Verneuil, 1962), *Les Tontons flingueurs* (Georges Lautner, 1963), *Les Barbouzes* (Georges Lautner, 1964), *La Métamorphose des cloportes* (Pierre Granier-Deferre, 1965).

Clément Pieyre



L'Univers
concentrationnaire.
Manuscrit autographe
NAF28485.
BnF/Dépt Manuscrits.

Le devoir de mémoire de David Rousset

Les manuscrits de David Rousset (1912-1997), *L'Univers concentrationnaire* et *Les Jours de notre mort* entrent à la BnF, grâce à la générosité de ses fils, Marc, Pierre et Luc Rousset.

Né à Roanne dans une famille modeste de confession protestante, David Rousset fait des études de lettres et de philosophie à la Sorbonne. Il se lance tôt dans le combat politique, comme militant socialiste puis trotskiste, fonde en janvier 1936 les Jeunesses socialistes révolutionnaires et, en juin suivant, le Parti ouvrier internationaliste. Peu avant la guerre, il commence une carrière de journaliste, donne des articles à *Life* et à *Fortune*. Engagé dans la Résistance, David Rousset est arrêté par la Gestapo le 12 octobre 1943, incarcéré à Fresnes, puis déporté en Allemagne, successivement à Buchenwald, Porta Westphalica, Neuengamme et Helmstedt où il travaille

dans les mines de sel jusqu'à l'évacuation du camp en avril 1945, devant l'avancée des Alliés. Après des semaines tragiques de reflux vers le nord, il est libéré par l'armée américaine, trois jours avant l'armistice.

L'urgence du témoignage

À son retour à Paris, dans un état misérable, atteint du typhus, souffrant d'une congestion pulmonaire, il est soigné à l'hôpital Pasteur, avant de partir en convalescence à Saint-Jean-de-Monts, en Vendée. C'est là, comme le lui a suggéré Maurice Merleau-Ponty, qu'il rédige *L'Univers concentrationnaire*, témoignage tiré de son expérience des camps, livre dense, visant à l'essentiel

dans son expression concentrée, incisive, implacable. Il se souvient d'avoir dicté le manuscrit en trois semaines à Sue, sa femme, qui se charge de le dactylographier : un manuscrit d'une centaine de feuillets à l'écriture serrée, écrit d'une traite, au crayon, daté à la fin : « Août 1945 ». Six feuillets de notes préparatoires où se trouvent déjà les grandes lignes des chapitres sur la bureaucratie des camps, la minorité « politique » et la dominante « droit commun » prouvent que, d'emblée, il n'a pas voulu raconter ses souvenirs, mais explorer le sujet de l'intérieur, en construisant son récit de façon à démonter les rouages du système concentrationnaire et à expliquer la « philosophie » qui le sous-tend, derrière l'enfer du vécu. Sollicité par son ami Maurice Nadeau de donner un article à *La Revue internationale*, publication d'extrême gauche que celui-ci vient de créer avec Pierre Naville, Gilles Martinet et Charles Bettelheim, il lui remet son texte qui paraît dans les trois premiers numéros, en décembre 1945, janvier-février et mars 1946. Nadeau insiste pour qu'il soit publié en volume dans la nouvelle collection qu'il dirige aux éditions du Pavois. L'auteur divise alors l'ouvrage en

dix-huit chapitres qu'il dote de titres aux résonances bibliques. *L'Univers concentrationnaire* paraît bientôt en librairie et reçoit le prix Renaudot en juin 1946.

Une œuvre d'une rare puissance

Très vite, David Rousset envisage de lui donner une suite en dépassant ses propres souvenirs, et d'embrasser l'expérience concentrationnaire à travers un groupe de déportés. Il retrouve d'autres témoins, allemands, autrichiens, français, tchèques, consulte le manuscrit en allemand d'Eugen Kogon sur *Le Système des camps de concentration en Allemagne*, étudie des rapports, encore inédits parfois, confronte et critique ses sources. Pour recréer la réalité des camps, il choisit d'adopter la forme du roman, un roman dont les personnages, les événements, les faits sont authentiques et où l'invention n'existe que dans la méthode utilisée pour organiser les matériaux accumulés. Il se livre alors à un énorme travail d'écriture qui dure quinze mois. La première partie, notamment, ne comporte pas moins de quatre états successifs. Dès le mois de mars 1946, il publie des fragments du chapitre V dans le n° 6 de la revue *Les Temps modernes* fondée par Jean-Paul Sartre en octobre 1945 ; le mois suivant, ce sont des extraits du chapitre VI. En août 1946, un passage du chapitre VIII paraît dans *La Revue internationale*, intitulé « Sabotage au camp ». La rédaction est vraisemblablement achevée au début de l'année 1947. La dactylographie corrigée compte 1039 feuillets et est divisée en six parties. L'auteur revoit encore l'architecture de l'ensemble pour n'en garder que quatre dans la version définitive qu'il publie aux éditions du Pavois, en avril 1947, sous le titre *Les Jours de notre mort*. Nourrie par la multiplicité des témoignages, animée par un souffle puissant, c'est une œuvre d'une vie et d'une intensité exceptionnelles. L'expérience concentrationnaire orientera les engagements de David Rousset et fera de lui un adversaire infatigable et vigilant de tous les asservissements. Les dernières lignes de *L'Univers concentrationnaire* : « *Sous une figuration nouvelle, des effets analogues peuvent demain encore apparaître [...]* » annoncent l'appel « *Au secours des déportés dans les camps soviétiques* » qu'il adresse aux anciens déportés des camps nazis, le 12 novembre 1949, et qui aboutit peu après à la création de la Commission internationale contre le système concentrationnaire.

Michèle Le Pavec

L'Univers concentrationnaire et *Les Jours de notre mort* ont été réédités et sont disponibles chez Hachette dans la collection Pluriel.

Alain Ollivier, la parole au théâtre

En mai 2008, les collections des Arts du spectacle se sont enrichies du fonds Alain Ollivier, comédien, metteur en scène et directeur de compagnie.

Alain Ollivier est entré dans la vie professionnelle en 1960 après avoir suivi les cours de Georges Wilson et d'Alain Cuny à l'école Charles Dullin. Après avoir été primé en 1967, au Concours des Jeunes Compagnies de la Ville d'Arras pour la mise en scène de *La Poudre d'innocence* de Kateb Yacine, il privilégie le métier d'acteur, notamment sous la direction de Bernard Sobel, Jacques Lassalle, Roger Planchon, Philippe Adrien, Peter Brook et Antoine Vitez. La critique lui décerne en 1977 le prix du « meilleur acteur ». À partir de 1979,

Witkiewicz, Brecht, Claudel, Genet, Olivia Rosenthal ou Fernando Pessoa, dont il a mis en scène *Le Marin* (*O Marinheiro*) en 2006 au théâtre Gérard Philipe puis à Lisbonne en 2008.

Cinquante ans d'archives

Le fonds Alain Ollivier retrace cinquante ans de carrière, du laissez-passer de figurant pour les répétitions et représentations du *Mariage de Figaro* de Jean Vilar au festival d'Avignon en 1957, aux documents produits par ses dernières mises en scène



Partage de Midi, de Paul Claudel, mise en scène Alain Ollivier. Studio-Théâtre de Vitry, 1993. Photographie de Claude Lè-Anh.

revenu progressivement à la mise en scène, il introduit en France le théâtre de Thomas Bernhard, dont il monte en 1982 puis en 1983, *L'Ignorant et le fou*, et celui de Nelson Rodrigues, fondateur du théâtre brésilien avec *Valse n°6*, en 1995, *Ange noir* en 1996 et *Toute nudité sera châtiée* en 1999. Il a collaboré avec Pierre Guyotat à la réalisation de deux spectacles, *Bond en avant* en 1973 et *Bivouac* en 1987.

Ancien directeur du Studio-Théâtre de Vitry, de 1983 à 2001, puis du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, de janvier 2002 à décembre 2007, il dirige actuellement la Compagnie Alain Ollivier. Son répertoire alterne classiques et contemporains, auteurs français et étrangers : Corneille, Molière, Marivaux, Dostoïevski,

au Théâtre Gérard Philipe, *Le Marin* et *Le Cid* en 2006-2007. Il comprend de nombreux carnets, notes de lecture et réflexions sur ses mises en scène accompagnées de dossiers de presse, invitations, programmes, affiches, coupures de presse et photographies. À cela s'ajoute une grande partie des archives administratives de ses directions au Studio-Théâtre et au Théâtre Gérard Philipe, ainsi que sa correspondance avec Antoine Vitez, et Pierre Guyotat.

Le catalogage de ce fonds susceptible de s'enrichir encore dans les années à venir est achevé.

Noëlle Giret et Séverine Teyssier

Alain Ollivier a publié *Piétiner la scène* aux Éditions Verticales.



Ambassadeurs.
Aristide Bruant
En haut : épreuve de
la pierre de trait.
En bas : épreuve des
pierres de jaune, de vert
olive, de rouge et de noir.
BnF/Dépt Estampes
et photographie.

Un nouveau trésor national à la BnF

Un ensemble exceptionnel de vingt-six épreuves d'essais ou d'état d'affiches d'Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901) vient d'entrer au département des Estampes et de la photographie.



Très tôt, Toulouse-Lautrec a été salué comme un maître de l'affiche. De *Moulin Rouge*. *La Goulue*, en 1891, à *La Gitane*, créée peu avant sa mort, en 1900, il a signé au total trente et une affiches. Nombre d'entre elles comptent parmi les œuvres majeures de l'artiste et sont aujourd'hui universellement célèbres. L'économie de moyens, les francs aplats de couleurs, les mises en pages hardies qui les caractérisent sont d'une audacieuse nouveauté. Ces compositions synthétiques et puissantes s'accordent parfaitement à l'espace de la rue, lieu de passage où les affiches doivent être lues en un clin d'œil.

Des traces de la genèse des œuvres

Comme toutes celles de cette époque, les affiches de Toulouse-Lautrec sont des lithographies en couleurs. Les épreuves d'essais sont des pièces uniques. En effet,

les « essais » correspondent à diverses mises au point effectuées à l'imprimerie avant le tirage définitif. L'artiste y intervient jusqu'au moment où il donne le « Bon à tirer » ; aussi les épreuves d'essai sont-elles des épreuves préparatoires qui témoignent à la fois des étapes techniques et de la genèse des œuvres. L'impression en couleurs est fondée sur la décomposition du dessin initial en autant de parties qu'il y a de couleurs. Chacune de celles-ci est reportée sur une matrice, c'est-à-dire une pierre lithographique. Chaque affiche est tirée en passant successivement sur ces différentes pierres, chacune déposant sa couleur. Certaines des pièces nouvellement acquises montrent bien ce processus, notamment les épreuves pour la célèbre affiche *Aristide Bruant aux Ambassadeurs* : une épreuve de la pierre de jaune, une épreuve des pierres de jaune, rouge et vert olive, une épreuve des pierres de jaune, rouge, vert olive et

noir restituent ainsi la mise en place progressive des couleurs. Les épreuves d'essai peuvent aussi révéler des modifications ultimes ; ainsi, pour l'affiche *May Belfort*, on perçoit la nette transformation du traitement de la robe qui passe d'une représentation de grands plis à une surface en aplat plus radicale, témoignant de la recherche d'efficacité visuelle si caractéristique de la démarche de Lautrec affichiste. De manière générale, toutes ces pièces permettent de mesurer l'importance des choix de couleurs d'encre à l'imprimerie. Les épreuves pour le *Divan japonais* sont exemplaires qui nous montrent une épreuve de trait aquarellée comme point de départ et qui conservent aussi la trace d'un essai du vert olive et du jaune comme étape vers la combinaison définitive des couleurs.

Un petit dessin en marge

Cet ensemble comporte également quelques épreuves d'état, notamment des épreuves « avec remarque ». Les années 1890 ont vu les affiches de qualité gagner un nouveau statut et l'affiche dite « artistique » devenir un objet de collection. Expositions, marchands, publications se multiplient pour satisfaire les amateurs de belles affiches.

Les épreuves avec une « remarque », c'est-à-dire un petit dessin en marge en contrepoint de la composition, sont destinées à ces collectionneurs. Elles sont volontairement rarissimes. Il s'agit, comme pour la bibliophilie, de pièces comportant un signe distinctif qui sont donc tirées à quelques unités seulement. Toutes ces épreuves étaient, il y a encore peu de temps, entre les mains des héritiers de la collection de Maurice Joyant, un ami proche de Lautrec à qui les parents de l'artiste avaient confié, à la mort de leur fils, le sort de l'atelier. En entrant à la BnF, ces épreuves classées Trésor national vont rejoindre la plus riche collection de lithographies et d'affiches de Lautrec qui soit au monde, offerte en grande partie par ce même Maurice Joyant et la comtesse de Toulouse-Lautrec au lendemain de la mort de l'artiste.

Anne-Marie Sauvage



Ambassadeurs.
Aristide Bruant :
épreuve du tirage final.

Valoriser le patrimoine écrit régional

Une forte volonté locale, soutenue par la BnF

À travers son dispositif de pôles associés régionaux, la BnF soutient une politique ambitieuse de signalement et de valorisation du patrimoine écrit et graphique.

► L'action régionale de la BnF s'inscrit dans la dynamique du *Plan d'action pour le patrimoine écrit*, lancé par le ministère de la Culture en 2004, et qui se décline aujourd'hui en quatorze plans régionaux. Un cadre est également proposé, pour fédérer et mutualiser les initiatives au niveau régional. Huit Régions – Auvergne, Bourgogne, Franche-Comté, Picardie, Rhône-Alpes, Haute et Basse-Normandie, Languedoc-Roussillon – ont signé une convention de pôle associé régional avec la BnF. La Direction régionale des affaires culturelles, la structure régionale de coopération et la bibliothèque qui collecte en région le dépôt légal imprimeur en sont les membres de droit. Les conseils régionaux manifestent un intérêt de plus en plus marqué pour cette démarche, à l'instar de la Région Languedoc-Roussillon, cosignataire de la convention. Ces partenaires s'engagent sur plusieurs années dans diverses actions guidées et cofinancées par la BnF : programmes d'informatisation de catalogues de fonds anciens, locaux ou spécialisés, bibliographies régionales, numérisation concertée, portails régionaux. Objectif : donner la plus large visibilité aux richesses patrimoniales des bibliothèques de la région.

Un « kit régional »

La Bibliothèque souhaite dorénavant aller plus loin en jouant le rôle de fournisseur de données. Des données qui n'étaient jusqu'à présent accessibles qu'au niveau national seront mises à disposition des pôles associés régionaux en vue d'une diffusion sur un portail régional et sur les sites des bibliothèques. Le « kit régional » fourni par la BnF pourra comporter des données bibliographiques (les notices descriptives des collections d'imprimés, de manuscrits, de partitions des bibliothèques de la région) et des documents numérisés (une sélection de documents de Gallica : histoire locale et régionale, manuscrits, documents généalogiques, récits de voyage, cartes, estampes, affiches, etc.). Les ressources auxquelles le public aura alors accès représenteront un extraordinaire ensemble patrimonial d'autant plus qu'elles seront complétées au niveau local par d'autres catalogues et

collections numérisées, manuscrits, documents iconographiques, presse ou encore pièces issues des archives départementales ou municipales. Grand public, chercheurs, enseignants, érudits en feront leur miel et il n'est pas interdit d'imaginer un bel avenir pour la recherche en histoire locale ou en histoire des familles comme pour la découverte par les élèves d'un patrimoine inconnu ou inaccessible et

pour un nouveau type de médiation à inventer par les bibliothèques.

D'autres Régions semblent prêtes à se lancer dans l'aventure avec la BnF : Aquitaine, Champagne-Ardenne, Limousin. D'autres encore ont entamé une concertation locale comme l'Alsace et le Nord-Pas-de-Calais. Les prochaines années seront sans aucun doute riches et fructueuses.

Aline Girard

Dessin de
Jean-Baptiste-
François
Génillion,
(1750-1829).
Vue du Pont
du Gar [sic]
bâti par les
Romains.



© Dépt Estampes et photographie

DEUX ACTIONS EXEMPLAIRES DE PÔLES ASSOCIÉS RÉGIONAUX

Picardie

Le pôle Picardie met en œuvre un programme ambitieux et raisonné de signalement exhaustif des fonds anciens des bibliothèques de la Région. Grâce à l'action de l'agence régionale de coopération PICASCO, un plan quinquennal de signalement (catalogage original, rétroconversion) des fonds des bibliothèques des villes petites et moyennes a été lancé en 2007. Le patrimoine écrit de Compiègne, Abbeville ou Noyon sera ainsi dévoilé au public, via le Catalogue collectif de France, comme l'est déjà celui d'Amiens.

Languedoc-Roussillon

La numérisation des publications des sociétés savantes est au cœur de tous les partenariats régionaux. Ce programme emblématique de

la BnF, entamé à la fin des années 1990, vise à donner accès à l'intégralité des revues et bulletins de ces sociétés. Le travail est achevé pour l'Aquitaine, l'Auvergne, la Bourgogne, la Bretagne, la Lorraine et la Région Poitou-Charentes ; huit autres Régions sont partiellement couvertes. La numérisation est assurée par la BnF à partir de ses fonds, mais les partenaires locaux contribuent largement à l'exhaustivité des collections. C'est la bibliothèque d'agglomération de Montpellier qui repère les collections en Languedoc-Roussillon et assure la coordination du programme avec la BnF. Sont ainsi peu à peu disponibles le Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne ou de la Société languedocienne de géographie, les Mémoires de la société des arts et des sciences de Carcassonne ou de l'académie de Nîmes.

**Livres
d'enfants
d'hier et
d'aujourd'hui**

Sous la direction
d'Olivier Piffault

Éditions BnF,
Prix : 48 €.

**Babar, Harry Potter & Cie
Livres d'enfants
d'hier et d'aujourd'hui**

Publié à l'occasion de l'exposition présentée sur le site François Mitterrand, du 14 octobre 2008 au 11 avril 2009, cet ouvrage invite à découvrir, sous une forme synthétique et à travers 300 illustrations, un patrimoine qui touche en chacun de nous une part des plus sensibles. Le parcours proposé suit les étapes de l'enfance : petit,

moyen et grand, du bébé-lecteur tendrement attaché aux premiers livres jusqu'aux adolescents et pré-adultes qui basculent déjà dans l'ère du numérique. Les contributions d'historiens, de spécialistes de la lecture, de la littérature de jeunesse et de l'éducation, d'écrivains apportent des éclairages multiples sur le livre de jeunesse.



**Une histoire
de la littérature
de jeunesse**

Talentueuse et imaginative, portée par des médiateurs enthousiastes, la littérature de jeunesse est, aujourd'hui, une littérature majeure. Son histoire remonte au milieu du XIX^e siècle, lorsque l'alphabétisation massive et le développement des techniques d'impression permirent son émergence. Christian Poslaniec nous guide dans cette histoire touffue jusqu'au nouvel âge d'or constitué par la production florissante de ces vingt dernières années.

**Des livres
d'enfants
à la littérature
de jeunesse**

Christian
Poslaniec

Découvertes
Gallimard
en coédition
avec la BnF
Prix : 13,50 €.



Site Richelieu

58, rue de Richelieu,
75002 Paris.
Renseignements
et inscriptions :
service d'orientation
des lecteurs.
Du lundi au samedi
de 9 heures à 17 heures.
Tél. : 01 53 79 81 02 (ou 03).

Site François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris.
• **Bibliothèque d'étude**
Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures,
le dimanche
de 13 heures à 19 heures
Fermé le lundi.
Renseignements

et inscriptions :
à l'accueil, de mardi à samedi
de 9 heures à 19 heures,
le dimanche de 13 heures
à 19 heures.

Tél. : 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63).

• **Bibliothèque de recherche**

Du mardi au samedi
de 9 heures à 20 heures,
le lundi de 14 heures
à 20 heures.

Réserve des Livres rares :
du mardi au samedi
de 9 heures à 18 heures,
le lundi de 14 heures
à 18 heures.

Renseignements
et inscriptions :
orientation des lecteurs,
du mardi au samedi

de 9 heures à 19 heures,
dimanche de 13 heures
à 18 heures,
lundi de 14 heures
à 19 heures.
Tél. : 01 53 79 55 03 (ou 06).

**Bibliothèque-musée
de l'Opéra**

Place de l'Opéra, 75009 Paris.
Tél. : 01 53 79 37 47.
Du lundi au samedi
de 10 heures à 17 heures.

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. : 01 53 01 25 07.
Du lundi au vendredi
de 10 heures à 18 heures,
samedi de 10 heures
à 17 heures.

Tarifs cartes de lecteur.

Haut-de-jardin :
1 an : 35 ? ; tarif réduit : 18 ? ;
15 jours : 20 ? ;
1 jour : 3,30 ?.

Recherche (François-
Mitterrand, Richelieu,
Arsenal, Opéra) :
1 an : 53 € ; tarif réduit : 27 € ;
15 jours : 35 € ; tarif réduit :
18 € ; 3 jours : 7 €.

**Réservation à distance
de places et de documents**

Par Tél. : 01 53 79 57 01
(ou 02 ou 03 ou 04).
Du mardi au samedi
de 9 heures à 19 heures,
le lundi de 13 heures
à 19 heures

Par Internet : www.bnf.fr

**Visites guidées
sur réservation**

Publics
Tél. : 01 53 79 40 63.
Professionnels
Tél. : 01 53 79 49 49.

**Activités pour publics
scolaires et enseignants**
Tél. : 01 53 79 41 00.

Informations générales
Tél. : 01 53 79 59 59.

Librairie de la BnF
**Site François-Mitterrand
Hall Est**
Tél. 0 145 833 981
Site Richelieu
Tél. 0 142 968 627



L'énigme des sphères

Les globes terrestre et céleste de la fin du XVIII^e siècle, récemment acquis par la BnF, renferment une énigme : leurs auteurs sont célèbres, ils sont les supports d'innovations fidèles à l'esprit de leur époque, leur exécution est parfaite et complétée par une brochure imprimée qui en vante les mérites... Tout était donc réuni pour en asseoir le succès commercial... Or, très peu de paires ou de sphères isolées ont pu être recensées dans le monde jusqu'à aujourd'hui, et c'est la première paire qui entre dans les collections publiques en France. Le globe terrestre est l'œuvre d'un cartographe, Rigobert Bonne (1727-1795), resté célèbre pour la projection qui porte son nom et qui sera adoptée pour la carte de France au XIX^e siècle. Ingénieur géographe et maître de mathématiques, il est l'auteur de plusieurs atlas, dont

certaines publiés par Jean Lattré, le graveur des deux sphères, et est nommé en 1775, date à laquelle paraît son globe terrestre, ingénieur hydrographe de la Marine. Le globe céleste est l'œuvre d'un non moins célèbre astronome, Joseph-Jérôme Français de Lalande (1732-1807), qui a déjà pleinement obtenu, en 1775, la reconnaissance de ses pairs : professeur au collège de France (1760), directeur de l'Observatoire de Paris à partir de 1768 et pensionnaire astronome de l'Académie des sciences en 1772. Il a publié et publiera encore nombre d'ouvrages traitant de l'astronomie. Lorsqu'ils paraissent en 1775, après quatre années de maturation, les deux globes semblent attendus : « Cinq ou six voyages autour du monde, faits depuis quelques années, ont changé la face de

nos globes, soit pour le Ciel, soit pour la Terre », souligne-t-on dans la brochure publicitaire. De fait, de son voyage au cap de Bonne-Espérance en 1750, l'astronome Nicolas-Louis de La Caille est revenu avec une moisson d'étoiles et de constellations nouvelles, et plusieurs navigations autour du monde - Bougainville (1766-1769), Surville (1769-1770) et Marion-Dufresne (1772) et les deux premières de James Cook (1768-1771 et 1772-1773) - ont considérablement enrichi les connaissances, notamment sur l'océan Pacifique. Quelque peu encrassés et endommagés par divers accidents, les globes ont été entièrement restaurés par les ateliers de la BnF sous la responsabilité d'Alain Roger.

Catherine Hofmann